

000548

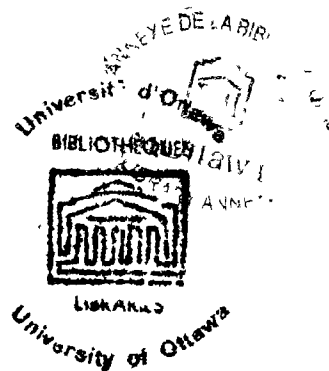
ex. 1

A L B E R T F E R L A N D

1872-1943

par

Frère Gérard-Marie, S.C.



Thèse présentée à la faculté des arts  
de l'Université d'Ottawa en vue de  
l'obtention de la maîtrise ès arts.

ARTHABASKA, CANADA, 1953

UMI Number: EC55959

### INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

**UMI**<sup>®</sup>

---

UMI Microform EC55959  
Copyright 2011 by ProQuest LLC  
All rights reserved. This microform edition is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

---

ProQuest LLC  
789 East Eisenhower Parkway  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106-1346

## TABLE DES MATIERES

Chapitre	page
INTRODUCTION . . . . .	iv
I.- SA VIE ET SON CARACTERE . . . . .	1
II.- EN QUETE D'UNE VOIE . . . . .	22
III.- UN CHANTRE EMU DE SON PAYS (Le régionaliste) . . .	49
IV.- L'ARTISTE . . . . .	91
CONCLUSION . . . . .	126
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	131

## RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction de Monsieur Séraphin Marion, Nous le remercions de ses précieux conseils.

Nos remerciements s'adressent aussi à Madame Albertine Ferland-Angers, soeur du poète, qui nous a fourni nombre de renseignements sur la vie de son frère.

## INTRODUCTION

La naissance de l'Ecole littéraire de Montréal, en 1895, marque, dans les lettres canadiennes, le début d'une ère de progrès. Comme toutes les révolutions littéraires, l'Ecole de Montréal doit le jour à une insurrection.

Les jeunes fondateurs abhorrent les poncifs rebattus et la routine du malheureusement se traîne la poésie canadienne dans l'imitation de modèles français toujours les mêmes. Ils sentent le besoin d'infuser un sang nouveau à la poésie qui ne vit que de grandiloquence soutenue à coups de rhétorique. La déclamation et l'emphase leur semblent insupportables, et ils veulent bannir de notre poésie les longs récits épiques et les poèmes d'histoire. Ils désirent, sinon renouveler les sources de l'inspiration, du moins les multiplier. N'y aurait-il que la Patrie et la Religion, que les disciples de l'Ecole de Québec regardèrent comme des divinités intangibles et sacrées, qui peuvent inspirer nos poètes?

Si l'Ecole littéraire est une réaction, elle a cependant gardé quelque chose de l'Ecole patriotique, un peu comme le Parnasse qui hérite du Romantisme son goût pour l'exotisme. Elle partagera avec l'école précédente son amour pour la Patrie canadienne, mais on notera que le culte rendu est souvent alourdi de restrictions. La Patrie au Poète de Ferland peut illustrer cette transformation:

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.  
 Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie.  
 Célèbre si tu veux ma grave poésie,  
 Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain<sup>1</sup> !

L'Ecole de Montréal est plus un groupe de jeunes écrivains qu'une même cause enthousiasme, qu'un cénacle où l'on adore les mêmes dieux littéraires. Si quelques-uns brûlent de l'encens devant les statues de Lamartine et de Hugo, d'autres sont plus attirés par Sully-Prudhomme, Leconte de Lisle, Hérédia, et même Rimbaud et Rollinat.

...l'Ecole se compose d'écrivains s'intéressant à tous les mouvements littéraires, à tous les courants anciens et modernes<sup>2</sup>.

Albert Ferland participe à la fondation de l'Ecole littéraire. Aux yeux des autres membres, il prend un peu figure d'ainé puisqu'il est le seul à avoir un recueil de vers à son crédit. Mais le timide Ferland devait profiter beaucoup de ces réunions où "...chacun était pour le frère qui aime, l'ami qui se dévoue et le compagnon de route qui fait oublier la longueur et la fatigue du chemin<sup>3</sup>". Son art s'affermir; il publie en 1899 un tout petit recueil d'un genre tout nouveau au Canada français, et où perce l'influence des parnassiens.

Sans nul doute, les partisans de l'Ecole littéraire mon-

---

1 A. Ferland, Le Canada chanté, Livre II, p. 26.

2 Jn Charbonneau, L'Ecole Littéraire de Montréal, p. 43.

3 Bouchardy à Théophile Gautier, cité par Jn Charbonneau, dans l'Ecole Littéraire de Montréal, p. 35.

trent des préférences parmi les maîtres, mais ils ne chicanent pas leurs congénères de ne point adorer les mêmes idoles. Deux tendances partagent à peu près les tenants de cette école: les uns n'ont de souci que d'exprimer leur âme: Nelligan, Lozeau, Charbonneau; les autres désirent donner à leur poésie la couleur et la saveur du terroir: Ferland, Gill, Gallèze.

Ferland publie en 1908 Les Horizons, livre premier du Canada chanté, et en 1909, le Terroir et l'Ame des Bois. La Fête du Christ à Ville-Marie paraît en 1910. La critique canadienne et étrangère fit un bon accueil au Canada chanté. Ferland devint l'un des poètes les plus en vue au Canada français.

Le plus grand malheur pour sa gloire, c'est qu'il ne signa plus de volumes. Les pièces paraissant à longs intervalles dans les journaux et Revues, et celles publiées dans les Mémoires de la S.R.C. étaient insuffisantes pour maintenir bien vivant dans l'esprit du public le nom de l'auteur du Canada chanté.

Il aurait voulu publier plus souvent, mais son état de santé ne le lui permettait pas. En décembre 1918, il écrivait à l'abbé Camille Roy:

J'ai le sentiment d'être comme dans mon automne. Pourtant l'aspect de la moisson faite me soutient, me fait croire que j'aurai encore le temps de lier les gerbes. Oui, tout pénétré de langueur mais tenace dans le désir et ma foi de chanter, j'espère toujours donner à mon Pays les quelques livres qui attendent, après les remaniements définitifs et les moyens pécuniaires, de voir le jour. Et dans une bien pénible attente, je peuxsembler, peut-être, à ceux qui ne savent pas, arrêté dans la voie même où j'ai

mis le pas l'un des premiers <sup>4</sup>.

En 1930, Maurice Hébert prononçait à Ottawa une conférence sur Albert Ferland. Son texte fut reproduit dans son ouvrage Et d'un Livre à l'autre. Ces pages comptent parmi les meilleures écrites sur Ferland et son oeuvre. Jean Charbonneau et Germain Beaulieu furent louangeurs à l'endroit de leur confrère de l'Ecole littéraire. Mais ces études de peu d'envergure ne pouvaient que fixer les grands traits d'une oeuvre intéressante à plusieurs points de vue.

Le nom d'Albert Ferland mérite de survivre dans l'esprit de ceux qu'intéressent les lettres canadiennes, parce qu'il fut un artisan de notre renouveau littéraire au début du siècle. Il voulait d'une littérature d'inspiration canadienne, mais qui fut en même temps de forme travaillée, soignée. Nous avons entrepris ce travail pour montrer que son oeuvre tout en étant canadienne d'inspiration ne possède pas moins pour cela une haute valeur artistique. Régionalisme n'est pas opposé à forme artistique, comme le pensaient quelques-uns.

L'oeuvre d'un poète se ressent toujours de deux facteurs: l'hérédité et le milieu où il évolue. Nous avons divisé le chapitre premier en deux parties: Sa vie qui étudie sa jeunesse, la formation reçue, le milieu physique et culturel; Son Caractère, c'est-à-dire la structure de son âme, facteur qui détermine

---

<sup>4</sup> Lettre datée du 29 décembre 1918, conservée aux archives de l'Université Laval.

l'orientation de l'oeuvre d'un auteur.

Si les premiers chants d'un poète ne sont pas les plus beaux, ils intéressent cependant celui qui étudie l'évolution d'un talent poétique. Le chapitre deuxième: En Quête d'une Voie, passe en revue les différents thèmes sur lesquels s'est écrite le jeune poète Ferland et étudie la forme qui a servi de moule à son inspiration. Les influences exercées sur lui sont visibles.

Les chapitres troisième et quatrième se proposent de montrer que l'oeuvre maîtresse de Ferland le classe parmi les écrivains régionalistes et place son nom parmi les premiers qui, chez nous, ont possédé le culte du métier.

Vu que seul, le Livre V du Canada chanté se trouve en librairie, nous ne pouvons pas nous dispenser d'étayer nos affirmations par d'assez nombreux extraits. En effet, comment le lecteur aurait-il pu vérifier ce qui fait la beauté ou la faiblesse de telle ou telle pièce? Nous ne pouvons lui demander de nous croire sur parole.

## CHAPITRE PREMIER

### SA VIE ET SON CARACTERE

Le vingt-trois août 1872, naissait, dans le quartier le plus ancien de Montréal, dans ce qu'on appelle encore aujourd'hui La Paroisse, un poupon qui reçut, sur les fonds baptismaux, le nom d'Albert. Germain Beaulieu affirme que le nouveau-né était loin d'avoir le poids réglementaire et que ce fut avec crainte et tremblements que l'on se demandait s'il était né viable ou friable. Le fils d'Alfred Ferland n'entend pas quitter sitôt ce monde, lui qui a pris la peine d'y apparaître. Il se raidit donc et décide, à l'encontre des pessimistes pronostics des amis de la famille, de vivre et de vivre longtemps. Il se met donc en devoir de reprendre le temps perdu et d'égaliser bientôt en poids les bébés que la nature a plus favorisés<sup>1</sup>.

Le petit Albert connaissait-il déjà de quelle famille il était, pour montrer tant d'énergie? En fait, il est issu de la race poitevine par son ancêtre François, fils d'André et de Marguerite Bariteau, de Saint-Vincent, évêché de Maillezais. Dès 1680, on trouve François exploitant une terre à l'île d'Orléans et élevant une nombreuse famille dont plusieurs membres seront autant de racines vigoureuses de la grande famille Ferland. C'est donc aux débuts de la colonie que l'on rencontre

---

<sup>1</sup> Nos Immortels, p. 104.

François Ferland, originaire de la Vendée, venu au Canada, pays tout neuf, pour être le "père d'un grand peuple". Le père du petit Albert est robuste, aventureux, imaginatif. Il est au service de Charles Christin, fabricant de boissons gazeuses. Le soir, après sa journée de travail, Alfred Ferland se plonge dans la lecture. Albert, qui n'oublia pas de croître en âge et en sagesse, dut être fort intrigué et même vexé de voir que son père donnait beaucoup de temps aux livres, et que lui recevait si peu d'attentions, de caresses de son papa.

Sa mère, Joséphine Hogue, lui rendait avec usufuit ce dont son père se montrait avare. Délicate, sensible, tendre, l'épouse d'Alfred Ferland aimait son mari qui formait avec elle un couple où les contraires s'attiraient. Elle se consacrait tout entière à sa famille qui augmentait avec les ans. Ses enfants la chérissaient et trouvaient en elle toute l'affection dont avait soif leur âme neuve. N'allons pas croire qu'Alfred Ferland se montrait dur pour ses enfants, mais il n'imitait en rien le tendre Racine qui aimait à jouer avec ses enfants, leur apprenait les prières que tout bon chrétien doit réciter. Alfred Ferland ne vivait pas d'une rente royale; il était employé dans une industrie avant de devenir son propre patron tenaillé par mille et un soucis. L'auteur de Phèdre était sans cesse en contact avec les livres; ses distractions ne consistaient en rien d'autres choses qu'à quitter ses "Modèles" et à vivre en compagnie de sa femme et de ses enfants, à savourer la paix d'u-

ne heureuse vie au milieu des êtres aimés. Il goûte ce bonheur avec d'autant plus d'intensité que son existence fut, dans le passé, quelque peu agitée. Alfred Ferland, qui aime les livres, qui retient tout ce qu'il lit, est plongé dans les différents problèmes que présente le commerce. Et le soir, c'est son plaisir de prendre contact avec ses livres. Il oublie le négoce, la banalité des affaires commerciales et vit les plus belles heures du jour. Cet amour des livres sera un bel héritage qu'Albert recevra de son père, employé-fabricant de liqueurs douces, de la paroisse Notre-Dame de Montréal.

Après un séjour de quatre ans à Toronto où Alfred Ferland tenta, mais sans succès, de lancer une industrie d'eaux gazeuses, les Ferland reviennent à Montréal. Nous sommes en 1879; Albert est maintenant en âge de feuilleter l'ABC. Il fut envoyé à l'école des Frères. Se fit-il remarquer par son intelligence, son goût de l'étude, son application, sa politesse? On l'ignore. Le jeune âge n'a pas d'histoire... A tout événement, les annales de l'école des éducateurs lasalliens ne nous ont pas conservé le nom d'un petit prodige qui serait venu s'asseoir, un beau matin de septembre, sur les bancs de la classe des bambins et qui aurait ébloui son maître et fait bientôt l'ascension d'une classe plus haute, "digne de ses capacités".

Albert est heureux à l'école et le soir, à la maison, à voix basse, pour ne pas déranger son père perdu dans un gros livre, il raconte à sa mère tout ce qu'il a appris au cours de la

journée. Ses progrès sont tangibles: sa mère s'en réjouit, son père ne boude pas les qualités intellectuelles qui se révèlent en son fils. Sa mémoire est heureuse. Tout ce qu'il apprend, il le retient. C'est dommage qu'il ne puisse fréquenter longtemps l'école, les Frères qu'il aime bien et dont il gardera un souvenir ému. Il écrivait, dans sa soixante-huitième année, ces vers qui veulent être un hommage à ses anciens maîtres:

Leur entrée inspirait un silence magique:  
Fini! les bout-en-train, respect! les turbulents;  
La prière figeait les mous et les fervents;  
La classe déroulait ses heures méthodiques.

.....  
De beaux prix couronnaient nos efforts de dix mois,  
Et nos maîtres disaient: prophètes quelquefois,  
Qu'un grand homme, un savant traitait de notre zèle<sup>2</sup>.

En 1882, les Ferland quittent Montréal une seconde fois pour s'en aller en plein Nord Laurentien, à Hartwell, pays de colonisation. C'est le grand-père Onésime Ferland, qui sentant dans ses veines les appels de la terre et voulant finir ses jours dans un pays neuf, décide son fils Alfred à quitter la ville. D'ailleurs, celui-ci, depuis son mécompte d'affaire à Toronto et son retour dans la Métropole, ne sait trop comment orienter sa vie. Il tente donc l'expérience de colon, de conquérant de la terre.

Puisque Albert n'a pas encore fait sa première communion, on confie le garçonnet à la grand-mère Hogue. Le 18 mai 1883,

---

<sup>2</sup> Albert Ferland, Montréal ma Ville natale, p. 99.

Albert est confirmé par Mgr Charles-Edouard Fabre en la cathédrale St-Jacques. Au cours de l'été, il rejoint sa famille au Lac-Simon.

Le pays neuf devait faire la joie du petit citadin. La nature sourit au nouveau-venu. Dans les champs, sur le bord du chemin, les marguerites et les renoncules et même les pissenlits étalaient leur beauté pour captiver Albert, le petit garçon de la ville. Et le jeune citadin aima les pissenlits, les renoncules, les marguerites et les verges d'or. La nature lui fut bonne comme une mère, le baigna d'air pur, de soleil, et le long des sentiers, lui parla par la voix des feuillages; à ce garçonnet fervent de ses sous-bois, de ses lacs, miroirs des bouleaux d'argent, elle se révéla la nature canadienne avec ses lignes de douceur et d'écrasante majesté. Les Laurentides impressionnèrent vivement cette imagination neuve et, par ses yeux avides de toutes beautés, glissèrent leur image en son âme et lui prirent pour toujours son cœur.

A Hartwell, vivait un Algonquin nommé Canard blanc. Grand-père Onésime amenait souvent Albert veiller chez Canard blanc. Le garçonnet aima Canard blanc et fut frappé par les manières et l'histoire de ce descendant d'une grande race. Sans doute faut-il trouver ici la source de l'intérêt qu'il portera aux races primitives de notre pays. Dans les manuscrits du poète se trouvent plusieurs ébauches de poèmes portant sur Canard blanc. Si Albert Ferland quitta ses éducateurs et ses livres

pour le grand Nord laurentien, il ne faut pas le plaindre outre mesure. C'est ce contact direct avec la nature qui devait faire de lui le chantre ému de la Laurentie.

Au Lac Simon, Albert aidait son père au travail des champs, mais le frêle enfant ne semblait pas de constitution à exécuter les rudes travaux que la bonne terre des Laurentides exige de ses amis fidèles. Pour abattre les bouleaux, les sapins et les érables qui s'enracinent depuis fort longtemps dans cette terre franche, il faut plus que des yeux charmés par les verges d'or, les bardanes roussies; pour arracher au sol les souches des grands arbres que la terre pleure, il ne suffit pas d'aimer ces géants aux racines musculeuses, ces souches que la mousse enveloppe d'un drap tissé par des doigts ingénus; une constitution robuste est requise, des bras habitués à la hache, de fortes épaules, des jarrets fermes, ne sont pas de trop. Le jeune Albert serait-il un jour le jeune homme fort, capable de se mesurer aux grands érables et de tenir, à la journée longue, les mancherons d'une charrue éventrant une terre toute neuve? Rien ne le laissait prévoir.

Cette vie champêtre plaisait-elle à Alfred Ferland, l'ex-employé d'industrie de Montréal? En 1886, la famille Ferland quitte la terre du Nord et retourne à Montréal. Est-ce décision unique du père de famille, pris de la nostalgie du vieux Montréal? Le commerce l'attire-t-il? C'est sans doute la femme qui décide son homme à retourner en ville. Elle n'est pas robuste, la fem-

me d'Alfred Ferland le défricheur, et les travaux qui reviennent aux femmes, sur une terre, exigent une "grosse santé". De retour à la ville, Alfred Ferland entre à titre de contremaître à l'emploi de J. E. Beaudouin, fabricant de boissons gazeuses.

Albert s'ennuie maintenant à Montréal. Il a quatorze ans et ne fréquente pas l'école; ses trois années passées à regarder et à aimer les fleurs, les champs et les montagnes ne lui ont tout de même pas donné la science des livres. La contrainte urbaine lui pèse, il est embarrassé de sa personne, il regrette les paysages que ses yeux aimaient. Monsieur Louis Colin, supérieur du séminaire Saint-Sulpice à Montréal, s'intéressa à Albert, lui croyant une vocation ecclésiastique. Mais le jeune Ferland, ayant connu la grande liberté des champs et des montagnes, ne semble pas avoir voulu s'astreindre au régime scolaire; il préférera explorer sa ville <sup>3</sup>.

On le trouve commissionnaire chez un grossiste épicier; il passe ensuite au service d'une étude d'avocat où entre les courses, il lit tout ce qui lui tombe sous la main, même les dictionnaires. Il dira plus tard que c'est dans Bescherelle qu'il apprit sa grammaire. Enfin, le voici à l'imprimerie Beauchemin, comme garçon à tout faire. Chargé de porter la copie, il la lit en chemin. C'est là que le frappe le coup de foudre poétique. Un jour, il lit des vers octosyllabiques de Fréchette et il lui

---

<sup>3</sup> Albertine Ferland-Angers, Albert Ferland, Poète fier, dans Qui?, vol 3, no 4, p. 68.

semble que ces vers sont plus faciles que les alexandrins. Il lui faut donc s'empresser d'en faire l'expérience.

Cet esprit avide de tout apprendre lit plus que de raison. Lui qui n'a pas eu la bonne fortune de recevoir une instruction un peu poussée, est décidé de se donner à lui-même ce que le destin lui a refusé. D'une ardeur inlassable, au prix de grandes fatigues et de privations, il acquiert la formation que d'autres ont reçue sans trop de peine. Maintes fois, son père vient tard dans la nuit souffler la lampe du jeune autodidacte.

En 1892, Alfred Ferland achète la fabrique de son patron J. E. Beaudoin. Albert est l'homme tout désigné pour la composition des sirops qui aromatisent les eaux gazeuses. Cette besogne devait déplaire souverainement au jeune rimeur. Aussi la quitta-t-il pour écouter librement les Muses. Depuis quelques années déjà, il enseignait le dessin aux Cours gratuits du soir, établis par le gouvernement Mercier. Il crayonnait des portraits et enluminaient des adresses de circonstance, et publiait, en 1893, son premier recueil: Mélodies Poétiques. Dès 1894, il se crut en mesure de fonder un foyer. Le 10 septembre, il épousait en l'église Saint-Louis de France, Eugénie Chapleau, petite cousine de Sir Adolphe. Pour dot, elle apportait son coeur et son dévouement. Et comme les ressources du jeune ménage étaient aléatoires, la gêne s'y faufila bien vite.

Albert Ferland lance, en décembre 1895, la Revue de l'Art, Littérature, esthétique, peinture, sculpture, architecture. Mais

le périodique ne vécut pas. Aujourd'hui, nous n'en trouvons qu'un numéro <sup>4</sup>. Soulignons aussi que cette même année voit la naissance de l'Ecole Littéraire de Montréal. Ferland en est un membre fondateur, et non le moindre, puisque il est le seul à avoir à son crédit un volume de poésies. L'autodidacte jouissait donc d'un certain prestige. Il devait devenir par la suite secrétaire et président de l'Ecole qui fournit à son talent une atmosphère propice. Les Femmes Rêvées sont publiées en 1899. C'est un tout petit recueil, sous couverture bleu clair, dans le goût de l'époque. Le titre est une nouveauté dans les lettres canadiennes.

C'est au quatrième étage du numéro 22 Est, rue Notre-Dame que loge l'Arche, cénacle des artistes bohèmes; au-dessous habite maintenant le ménage Ferland. On peut lire sur sa porte une magnifique inscription: Albert Ferland, Poète et Artiste. La famille augmentait, la misère aussi. Albert sollicite du travail, se démène, colporte sa Galerie Canadienne, mais l'argent se fait rare. Ah! le cauchemar du charbon! Sa soeur nous rapporte que maintes fois elle a entendu sa mère dire de sa voix douce: "Alfred, faudrait envoyer du charbon à Albert"<sup>5</sup>. Albert s'aigrit, se désespère, son angoisse déborde dans Berceuse Atoe-na dédiée à sa femme. La plaintive Berceuse tourne en anathème

---

<sup>4</sup> Albertine Ferland-Angers, Albert Ferland, Poète fier, dans Qui?, vol. 3, no 4, p. 69.

<sup>5</sup> Ibidem, p. 71.

à sa patrie dans La Patrie au Poète. Le cri du poète est entendu dans Montréal. Un comité de dames patronesses du Canada chanté est formé grâce au dévouement de Madeleine, journaliste de grand coeur. Madame Alfred Thibaudeau assure au poète artiste un emploi à l'Hôtel des Postes à Montréal, par l'entremise de son mari, le sénateur Thibaudeau. La famille Ferland pourra vivre désormais des jours moins sombres. La hantise du lendemain desserrera sa cruelle étreinte.

Les quatre premiers livres du Canada chanté sont publiés en 1908, 1909, 1910. Le poète ne signa plus de livres. De nombreux poèmes cependant furent publiés dans les Mémoires de la Société Royale du Canada.

La vie de ce poète fut toute simple et modeste. A sa mort, survenue subitement le 9 novembre 1943, il était membre de la Société Historique de Montréal et de la Société du Bon Parler Français, membre de la Société des Poètes du Québec et de la Société Royale du Canada dont il était vice-président de la section française. Il était âgé de 71 ans 2 mois et 17 jours. Son service fut chanté par Monsieur l'abbé Adélaré Desrosiers, et la levée du corps fut faite par Monsieur le chanoine Raoul Drouin, en l'église Saint-Louis de France, à Montréal, sa paroisse au moment de son décès. Ses restes mortels reposent dans le cimetière de Saint-Benoît des Deux-Montagnes, dans le lot de la famille Ferland.

Fasse que le voeu exprimé par le poète se soit réalisé:

Puisse ma vie un jour te ressembler, Automne,  
 Et, comme l'arbre meurt par delà l'été bleu,  
 Puisse-t-elle, pensive, harmonieuse et bonne,  
 S'éteindre dans l'amour et la gloire de Dieu. <sup>6</sup>  
 Puisse ma vie un jour te ressembler, Automne.

L'on a dit que les poètes reçoivent ordinairement de la nature la beauté en partage. Le contraire serait facilement remarquable chez les critiques.

Lamartine a une des têtes les plus admirablement inspirée qu'on puisse imaginer; Victor Hugo avait de la beauté, de la noblesse dans les traits; Alfred de Vigny avait quelque chose de délicat, de fin; Musset était séduisant; Théophile Gautier avait une véritable beauté plastique; François Coppée, une tête de médaille; Sully Prudhomme, un charme de grâce et de rêverie. Les poètes sont beaux, c'est la profession qui veut cela; il y a un physique de l'emploi. Les critiques, eux, n'ont pas besoin d'être beaux. Villemain était d'une laideur incroyable. Sainte-Beuve. Sainte-Beuve n'était pas seulement laid: il était vilain<sup>7</sup>."

La nature favorisa Albert Ferland. L'auteur des Mélo-  
dies Poétiques, à la manière de plusieurs poètes français, ne  
 manqua pas d'insérer son portrait aux toutes premières pages de  
 son recueil. Le jeune écrivain se présente dans la fraîcheur  
 de ses vingt ans. Tête fière aux cheveux abondants et bien pei-  
 gnés. Visage mince, accentué par des sourcils arqués et par une  
 légère moustache. Le menton est volontaire, le regard droit,  
 inquisiteur. Le cou s'enfonce dans un faux col à pointes qui  
 fait élégant. Avec les années, les cheveux s'argenteront. Les

---

<sup>6</sup> Albert Ferland, Le Canada Chanté, III, p. 32.

<sup>7</sup> René Deumic, Poésie lyrique en France au XIXe siècle,  
 p. 106.

yeux noirs brilleront encore derrière des lunettes aux branches délicates. Le visage maigret à peau mate reflétera un air de noblesse et de sincérité. La mise sera toujours élégante, la démarche vive. Ses manières polies, sa bouche souriante, son maintien, révéleront l'homme raffiné qu'il est. Dans un discours qu'il prononçait le 17 novembre 1943 devant les membres de la Société Historique de Montréal, Mgr Maurault, qui a bien connu Albert Ferland, disait en parlant du poète dont il regrettait le décès: "Cet homme, petit et grêle, qui ne paraissait guère son âge, avait le regard enflammé et fanatique. Erreur sans aucun doute, car jamais personne ne fut plus modeste, plus discret, plus effacé. Ce feu n'exprimait qu'une énergie sûre d'elle-même, qui avait su triompher des pires obstacles, mais qui demeurait toujours au guet contre les assauts possibles de la lassitude et du dégoût. Ce quatrain irrespectueux de son ami Germain Beaulieu le peint avec assez de justesse:

Une âme bien trop Énergique  
En un corps malingre et fluet,  
Lui donne avec le perroquet  
Une ressemblance tragique."

Tous ceux qui ont fréquenté le poète ont vite reconnu en lui un homme timide, modeste. Chez lui, nulle pose. Il n'a rien de l'orgueil de Victor Hugo par exemple, ni de la hauteur de Chateaubriand, si fortement stigmatisée par Veillot.

L'homme de pose, l'homme de phrase, toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui pose pour phraser, qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans pose, qui ne parle jamais sans phrase, Tout son coeur et tout son esprit sont dans son encrier avec toutes ses phrases, et il a fait de cet encrier un piédestal où il prend toutes ses poses. Il est de ceux qui ne savent écarter aucune pensée capable de revêtir une belle couleur et de rendre un

beau son <sup>8</sup>.

Ferland ne cherche pas à paraître. Par ses écrits, ce n'est pas un auteur que nous fréquentons, c'est un homme sincère, modeste. Aussi le trouvons-nous bien sympathique. Mais ce poète timide se confiait à qui avait gagné sa confiance. C'est alors des conversations intarissables sur tous les sujets. Le poète aborde toutes les questions, expose ses vues, discute des opinions, suspend son jugement, ne condamne jamais. Gustave Comte, dans ses Silhouettes littéraires, dit que Ferland "... est le plus fidèle des amis, doublé d'un causeur d'une délicatesse exquise". Cette timidité a toujours donné au poète un certain air farouche. Certains de ses silences trouvent ici leur explication. Il n'a jamais participé à de grandes démonstrations patriotiques; quand d'autres poètes chantaient la gloire de tel héros, Ferland se taisait. On a pu croire à de l'herméticité morale chez lui. C'était discrétion et retenue. Disons aussi, c'était timidité. Cependant, sa soeur qui lui fut bien dévouée, comme la bonne Annette à François Coppée, affirme "qu'il n'était pas si timide qu'on pouvait le croire, mais il redoutait sa très grande sensibilité et son impétuosité"<sup>9</sup>.

La nature a fait de Ferland un supra-sensible. C'est une corde tendue qui vibre sans cesse. Cette sensibilité le fit grandement souffrir, et c'est par une constante surveillance de

---

<sup>8</sup> Louis Veuillot, Cà et là, p. 531.

<sup>9</sup> Albertine Ferland-Angers, Notes à l'auteur.

lui-même qu'il réussit à maîtriser des nerfs volontiers violents et impétueux. Si sa charité chrétienne ne l'avait retenu, il aurait été d'une ironie féroce. Cette sensibilité, sur laquelle il devait veiller sans cesse, a cependant fait de lui un époux fidèle et un père exemplaire, un amant de son pays et de sa ville. Cet homme n'était pas pour autant d'une tendresse expansive. Sa femme devait en souffrir beaucoup. Excellente ménagère, mère à la bonté irraisonnée, âme pieuse, mais hélas! à l'esprit peu éveillé aux choses intellectuelles, la femme d'Albert Ferland fut malheureuse jusqu'à la fin, se croyant la plus incomprise des femmes. Lui qui se complait grandement dans les choses de l'esprit et les beautés de la nature, contraste avec celle que rien n'intéresse hors sa maison et ses enfants. Le poète pratiqua la vertu de patience et observa ses devoirs de fidélité conjugale.

Le poète aima ses enfants. Ce n'est pas qu'il nous ait laissé de nombreux poèmes inspirés par sa progéniture. Ferland ne s'est pas épanché profusément dans ses vers. Toutefois, il n'a pu contenir son émotion au décès de l'un de ses enfants. C'est un cœur qui se montre à nu et qui saigne. Un père qui sanglote sur la tombe de son fils laisse échapper ces paroles d'angoisse:

Mon pauvre enfant! la mort a dévasté ton front,  
Le silence éternel clôt ta bouche glacée.  
Jamais tes yeux, ni ta lèvre, n'exprimeront  
Une pensée.

.....  
 Mon pauvre enfant! il manque une âme à ma maison!  
 La Mort, avec les miens, vient s'asseoir à ma table,  
 Et, quand je romps le pain, je songe à sa moisson  
 Épouvantable<sup>10</sup>.

Cette élégie est unique dans notre littérature. Pas une once de littérature dans ce lamento paternel. Pétrifié, ce malheureux père ne peut qu'exprimer sa peine par ces deux mots qui sonnent comme un glas à chaque strophe: Mon pauvre enfant.

Ferland fut aussi un ami sur qui l'on pouvait compter. Toujours secourable et désintéressé, il accueillait avec bienveillance et offrait l'assistance de son fort talent à tous ceux qui, timidement, allaient à lui pour demander un conseil, une direction. Et ceux qui recoururent à lui furent nombreux. Il les recevait avec sa bienveillance coutumière et les encourageait dans leurs projets. On sortait de chez Ferland avec la certitude d'avoir été conseillé par un homme sincère et sans arrière-pensée. "Il n'avait rien, dit Gaétane de Montreuil, de la jalousie des semeurs d'obstacles, des prétentieux incapables, qui, sournoisement, barrent la route au savoir qui les effraie par la révélation de sa supériorité<sup>11</sup>." Cette amitié s'est souvent révélée sous la forme de Préfaces. C'est lui qui a présenté Doucet, dans la Chanson du Passant; Léveillé dans les Chemins

---

<sup>10</sup> Albertine Ferland-Angers, Essai sur la Poésie Religieuse canadienne, p. 51.

<sup>11</sup> Gaétane de Montreuil, Le regretté poète Albert Ferland, Le Devoir, 13 novembre 1943.

de l'âme; Désilets dans Mon Pays, mes Amours; le Frère Marie-Victorin, dans les Récits Laurentiens, et Gaétane de Montreuil, dans Rêves morts. Le regretté Frère Marie-Victorin écrivait en 1943:

Pour celui qui écrit ces quelques lignes, Albert Ferland fut un ami fidèle... Si je n'ai pas persévéré dans cette voie (la littérature), ce n'est pas la faute d'Albert Ferland. Mais il s'intéressait autant aux plantes qu'aux beaux vers. Je garde précieusement les fines écritures presque dessinées qu'il m'envoyait à chaque étape, et à chaque bataille, dans la création de l'Institut Botanique et du Jardin Botanique. Nul plus que l'auteur du Canada chanté n'a tressailli de joie en voyant le parc de Maisonneuve se muer tout à coup en un temple à la gloire de l'arbre et de la fleur <sup>12</sup>.

Le grand botaniste canadien avait raison de dire que "nul plus l'auteur du Canada chanté n'a tressailli de joie en voyant s'élever un temple à la gloire de l'arbre et de la fleur". Albert Ferland a aimé la nature canadienne, la forêt canadienne et la flore canadienne. Il est le premier d'entre nos poètes qui ouvrit vraiment les yeux sur cette nature pleine de majesté. Son cœur<sup>2</sup> aimé la nature vierge de sa Laurentie, et le poète a chanté à la louange des grands arbres des Laurentides. Il découvrit la verge d'or, les ouacuarons et le bouleau...

Une fleur d'or chère aux bourdons  
Vient de blondir nos paysages,  
Cribler la houle des herbages,  
Noyer le lilas des chardons <sup>13</sup>.

La nature que Ferland chante, c'est celle qu'il a observée, admirée. Rien de livresque chez lui: un grand sens de l'ob-

---

<sup>12</sup> Albert Ferland, Le Devoir, 25 nov. 1943, p. 9.

<sup>13</sup> Albert Ferland, Le Pays Laurentien, vol. 1, sept. 1916.

servation et un grand amour poussent l'artiste à chanter la splendeur des paysages laurentiens.

Ce poète à la sensibilité très vive était doté d'un esprit clair et droit. Cet autodidacte avait des connaissances sur tout, mais il ne faisait pas parade de son savoir. Ce n'est que dans l'intimité de sa bibliothèque, qu'il avait pris l'habitude d'arpenter en causant, que Ferland se révélait un esprit pénétrant et étendu.

Ferland avait suivi les développements de la littérature canadienne; il la connaissait si bien que rien d'original ne lui échappait. Madame Albertine Ferland-Angers nous dit "...qu'il voyait immédiatement si un critique reprenait une idée d'un autre, s'il modifiait ses premières opinions, dans quelle mesure et ce qui avait causé ce changement. Il suivait les évolutions littéraires comme d'autres suivent les évolutions politiques. Esprit critique, il retraçait même les mots empruntés aux autres par nos écrivains <sup>14</sup>". Ce poète trouve qu'en général on ne connaît notre littérature que superficiellement, qu'on en parle sans véritable amour et sans justice, toujours trop vaguement.

Cet esprit caressait un idéal très élevé. Il avait voué sa vie à l'art, à la beauté. L'on comprend alors son mépris de la babiole, des milieux politiques et mondains, son esprit méticuleux, scrupuleux même. D'une logique implacable, il était exi-

---

<sup>14</sup> Notes fournies à l'auteur par Madame Albertine Ferland-Angers.

geant pour lui-même, et pour les autres. Et si la charité chrétienne ne l'avait guère retenu, il aurait été parfois d'une ironie féroce. Ce critique, qui aurait pu déchirer les trafiquants de parotille littéraire, ne nous a laissé que des pages qui saluent les nouveaux talents et s'efforcent d'être instigatrices d'efforts jamais lassés.

L'on demandait un jour au poète ce qu'il aimait le plus. Après quelques instants, il répondit avec conviction: "La Vérité". Il ne faut pas chercher plus longuement le secret de la sincérité chez cet homme. Il a toujours voulu être lui-même, et n'être que lui-même. Aucun désir de pontifier, de jouer au mage, de paraître ce qu'il n'était pas. Mais il a revendiqué le droit de chanter, non pas ce qu'il avait vu dans les livres, mais ce que ses yeux avaient admiré et son coeur aimé. Ses descriptions de la nature sont d'un artiste fidèle à l'objet de son chant, d'un homme vrai qui ne se paie pas de mots. Ce n'est pas Ferland qui fit croître des plantes inconnues au Canada dans nos champs laurentiens, mais bien un autre poète volontiers verbeux et faux...

Cet homme épris de la vérité, qui aime la solitude, est philosophe à ses heures. Ne cherchons pas chez lui tout un système par lequel le monde et ses problèmes trouveraient leurs explications. Il connaît peut-être l'aventure des poètes-philosophes et ne veut pas la tenter de nouveau. Cet observateur des hommes et des choses, ce chrétien dont l'esprit s'éclaire des

vérités de la foi, ne pouvait manquer d'exprimer en certains poèmes une sagesse profonde. Il déplore que le silence soit de nos jours si rare et si peu goûté, que le bruit soit le roi vainqueur.

La Vie ardente passe en sa froide impudeur  
On ne recherche plus la minute tranquille.

.....  
Et l'on vante ce siècle où la Machine est dieu  
La Vitesse orgueilleuse et la gloire sportive  
On ne sait plus aimer l'heure calme et pensive 15.

Ferland connaît les hommes. Il sait que celui qui met son espérance dans ses semblables sera bientôt déçu. La vie lui a appris que les bienfaits n'engendrent pas toujours la reconnaissance, mais trop souvent hélas! l'ingratitude. Le magnifique poème Le Ruisseau Brouillé illustre cette amère vérité:

Paisible, le ruisseau roulait un ciel liquide.

.....  
Et lorsque de son onde ils (les boeufs) furent satisfaits,  
Le naseau ruisselant, marchant dans ses reflets  
Les grands boeufs d'un pas lourd, l'oeil placide, s  
Reprirent lentement l'étroit sentier des herbes superbes,  
Tandis que le ruisseau plein de cerceles boueux  
Refaisant son miroir d'un gris trouble et fangeux  
Semblait à ses roseaux crier l'ingratitude 16  
Que fait naître un bienfait, parfois, dans les coeurs rudés.

Son contact avec les hommes lui a révélé que la véritable grandeur est modeste, humble. En effet, celui qui se connaît ne saurait être prétentieux. "Qu'a-t-il qu'il ne l'ait reçu?...."

---

15 Albert Ferland, Mémoires de la Société Royale Canadienne, vol. 30, 1936, p. 1.

16 Albert Ferland, Les Soirées de l'Ecole Littéraire de Montréal, p. 158.

Le véritable savant a conscience de ce qu'il ignore et il en est confus. De plus, le besoin de suppléer, par une certaine hauteur, à un manque de compétence, ne se fait guère sentir chez lui. Le poète rappelle maintes fois à ses frères, les hommes, la grande loi de l'humilité. L'orgueil n'a rien de rare: ce n'est qu'un vain manteau dont se parent les pauvres.

Ferland veut que l'homme s'élève sans cesse vers la perfection. Il l'incite à apprendre à sculpter son âme, comme l'artiste le marbre. Une âme n'est vraiment grande que lorsqu'elle s'élève au-dessus des appels de la nature égoïste et tend ses efforts vers des sommets dignes de ses désirs.

Comme le front de pierre évoque un dur ciseau,  
Apprends à te sculpter, à vouloir, noble et beau,  
T'épurer comme un marbre heureux d'un Praxitèle.

Il faut que ta fierté recherche un haut destin;  
Et comme la Colonne exalte un Rêve humain,  
Que ton âme s'élève et nous parle comme elle 17.

Un autre trait de la personnalité d'Albert Ferland, c'est qu'il fut un chrétien dans toute l'acceptation du terme. Il pratiqua les vertus de sa religion, sans ostentation, comme aussi sans faiblesse. La modestie, chez lui, n'était pas de la pose: d'une piété profonde et raisonnée, il se croyait tenu de pratiquer la vertu d'humilité.

L'église Notre-Dame lui était particulièrement chère et les habitués de la "paroisse" se souviendront sans doute long-

---

17 Albert Ferland, Mémoires de la S. R. C., vol. 32, p. 134.

temps de son attitude recueillie, de sa quasi-absorption mystique durant la grand-messe du dimanche, et de sa fidélité à y apparaître toujours au même banc dans le jubé pour mieux suivre les cérémonies à l'autel.

Ferland chanta sa foi, les mystères de sa sainte Religion, la Sainte Vierge. Les plus beaux poèmes religieux que nous avons dans notre littérature ne seraient-ils pas de la plume de ce poète? En ce domaine comme dans tous les autres, il faut connaître et aimer pour que le chant soit vrai. Et la théologie intéressa toujours grandement le poète. Chantre de sa foi et de sa Laurentie, il est bien de la lignée des poètes régionalistes.

En parlant de Ferland, on peut le peindre exactement tel qu'il était: son existence ne compte pas de chapitres qu'il vaudrait mieux cacher. Son biographe n'a pas besoin de créer autour de ce nom une fantaisie d'irréalité ridicule pour offrir à l'histoire un être présentable. Ceux qui ont connu Albert Ferland garderont le souvenir de ce poète sensible, trop modeste pour se faire valoir, de cet amant de la nature, de cet esprit clair et droit et de ce chrétien convaincu. Ceux qui n'ont pas eu l'avantage de fréquenter le poète sensible et vibrant du Canada chanté, trouveront dans son oeuvre le reflet de ses grandes qualités de coeur et d'esprit.

## CHAPITRE II

### EN QUÊTE D'UNE VOIE

Une carrière littéraire peut généralement se diviser en trois parties: productions de jeunesse, période de gloire et oeuvres de vieillesse. La première période en est une d'apprentissage, de recherche de soi, de mise en pratique de procédés de valeurs inégales. Le jeune écrivain qui brûle d'imposer son nom au public, se voit obliger, pour remplir son premier volume, de vider son panier jusqu'au fond. Cette oeuvre se ressent inévitablement du manque d'expérience de son auteur.

La période de gloire est marquée par les oeuvres dignes d'un écrivain en pleine possession de ses moyens: langue riche, procédés sûrs, goût épuré. Le désir de la publication se fait moins vif, et le sens critique plus exigeant.

Les dernières harmonies d'un poète sont rarement les plus belles. Et ce qui est plus grave, c'est qu'habitué à publier périodiquement, il veut continuer ce rythme jusque sous ses cheveux blancs, dut-il pour cela dépouiller complètement ses cartons pour publier son dernier volume.

Nous ne pouvons pas reprocher à Albert Ferland de nous avoir livré les chants d'une muse trop vieille, car, de 1910 à 1943 année de sa mort, il ne signa aucun volume. C'est dommage pour sa gloire qu'il n'ait pas exhumé des Mémoires de la Société Royale des poèmes qui méritaient une lumière plus grande.

Montréal, ma Ville natale, livre cinquième du Canada chanté fut édité par son fils Jules en 1946. Plusieurs pièces que le poète n'aurait jamais consenti à laisser sortir de ses cartons y trouvent place.

Quand Ferland arrive à la poésie en 1891, il est âgé de 19 ans et on le trouve employé à la librairie Beauchemin. Il n'a pas eu l'avantage de faire des études qui, tout en lui donnant une connaissance assez approfondie de la langue, l'auraient mis en contact avec les maîtres français. Le jeune autodidacte travaille donc arduement pour acquérir ce dont il est dépourvu; le soir il prolonge ses veilles pour lire les bouquins apportés de la librairie.

La première oeuvre de Ferland paraît en 1893; elle est certes une production de jeunesse. Bien qu'à priori, nous puissions déterminer les caractères de ce recueil, nous le feuilleterons rapidement pour juger de l'inspiration, de la langue et de la métrique du jeune auteur; nous serons ainsi plus en mesure de constater le progrès qu'accuse sur les Mélodies Poétiques le petit "Lotus Bleu" Femmes Révées.

Quand paraissent les Mélodies Poétiques en 1893, le nom d'Albert Ferland n'est pas complètement inconnu du public montréalais. Depuis deux ans, certains de ses poèmes ont paru dans Le Samedi et Le Monde Illustré et dans quelques revues. Employé chez Beauchemin, le poète s'essayait déjà à de petits poèmes, car c'est là qu'il fut conquis par les Muses. Dans la "chambre

aux sirops", à la fabrique de son père, le jeune rimeur ne se laissait pas absorber par sa besogne. Pendant qu'il mélangeait les essences, il se tenait aux aguets de l'inspiration, et à côté des éprouvettes graduées, des feuillets attendaient le "divin message".

Le jeune rêveur trouve sans doute sa tâche trop astreignante, nuisible à l'envol de l'imagination. Il quitte donc la fabrique pour se consacrer entièrement à l'art des vers et au dessin. Son père ne prise pas beaucoup le départ de son aîné qui quitte "les bouteilles pour les vers". Mais Théodore de Banville déclarait dans sa comédie Gringoire: "Le métier que fait ce chanteur, ce poète, personne ne lui conseille de le prendre. C'est Dieu qui le lui donne." Dans les cartons du jeune poète, les poèmes s'entassaient, si bien qu'en 1893, l'idée lui vient de réunir en un volume ses dernières productions et la plupart des poèmes publiés dans les journaux et revues.

Les Mélodies Poétiques viennent prendre place sur les tablettes des libraires, tout à côté des principales oeuvres de Fréchette, des Essais Poétiques et des Fables de Lemay, des Québécoises et des Feuilles d'Erable de Chapman et des Oeuvres Complètes d'Octave Crémazie. Comme on le voit, les lettres canadiennes n'étaient plus dans l'extrême indigence où elles se trouvaient en 1860, alors que le recueil de Michel Bibaud était le seul en vente chez les bouquinistes. En 1893, nos lettres s'honoraient des principales oeuvres d'un lauréat de l'Académie

Française et manifestaient une vitalité de bonne augure.

Le jeune poète envoya en hommage au grand poète de l'époque, Louis Fréchette, un exemplaire de son recueil. Il écrivit ces vers en tête du volume:

Noble barde, reçois cet hommage sincère  
 Son bien timide éclat est peu digne de vous  
 Mais cependant j'espère  
 Que vous l'accueillerez l'oeil magnanime et doux.

Ferland était certes convaincu que ses Mélodies Poétiques, loin d'être un chef-d'oeuvre, n'avaient même pas la valeur des productions des Fréchette et des Chapman. Dans la préface du recueil, Rémi Tremblay écrivait:

Bien entendu, son ouvrage n'est pas un chef-d'oeuvre. La forme du vers laisse parfois quelque peu à désirer. Ce ne sont pas précisément des fautes contre les règles de la versification;... mais on trouve, rarement par bonheur, dans son livre, certains vers qui déparent le reste<sup>1</sup>.

Le préfacier semble avoir lu le recueil les yeux bien ouverts et il ne cache pas la vérité à son auteur. Il insinue que les Mélodies Poétiques ne contiennent pas de ces fautes impardonnables à un poète, fautes contre les règles de la versification. Vent-il dire que les fautes contre les règles de l'art de faire des vers sont les plus graves que puisse commettre un poète? Quant à nous, pour quelques manquements aux préceptes de Boileau, nous ne chercherions pas noise à un poète qui a su toucher quelques fibres de notre coeur.

---

<sup>1</sup> Rémi Tremblay, Préface de Mélodies Poétiques, p. 5.

La critique a-t-elle le droit de questionner le poète sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il a choisi tels sujets, cueilli à tel ou tel arbre, puisé à telles sources et broyé telles couleurs? Les droits de la morale sauvegardés, ne pouvons-nous pas dire qu'il n'y a ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais poètes? L'inspiration vivifie tout, donne à ce qui est inerte de la chaleur, de la vie. Ne nous enquérons pas du motif qui a fait prendre tel sujet ou tel autre; le poète n'a pas de compte à rendre, puisque l'inspiration ne relève pas de la volonté et n'est guère un travail cérébral. Comme l'Esprit, elle souffle comme elle veut et quand elle veut. Il nous reste donc à examiner comment il a travaillé.

Nous pouvons exiger du poète qui publie un recueil de poèmes un souci d'unité, unité qui peut provenir soit du fonds, soit de la forme. Les Châtiments de Hugo se résument en une idée-mère; la Légende d'un Peuple de Fréchette, malgré des digressions inopportunes, développe un thème principal. Les Gouttelettes de Lemay tirent leur unité plus du rythme commun aux différentes pièces que des sujets développés. Sans aucun doute, cette unité satisfait moins l'esprit avide de logique, mais est souvent révélatrice d'influences qui ont agi sur le poète.

L'inspiration qui anime les pages des Mélodies Poétiques est multiple. Pas d'unité de fond ni de forme: tous les sujets y trouvent place, plusieurs rythmes et différentes strophes s'y rencontrent. Ce manque d'unité est sans doute dû au fait que

l'âme du jeune poète ne fut pas bouleversée par quelque grande passion, et que des événements particuliers ne rompirent pas la monotonie de ses jours. Sa muse fut donc réduite à demander aux livres et à l'imagination les thèmes de ses chants. Il est bien entendu que Ferland n'a pas encore ses strophes et ses rythmes préférés; il fait son apprentissage, il essaye donc d'un peu de tout.

Le recueil s'ouvre sur un poème de soixante-quatre vers à rimes plates: Les Astres dans les Cieux. Le poète s'extasie à l'aspect grandiose d'une belle nuit étoilée, qui fait briller davantage à ses yeux la puissance de Jéhovah. Dans une vision apocalyptique, il lui semble voir le Très-Haut

Entr'ouvrir l'infini sous ses yeux flamboyants,  
Faire un geste aux soleils, ces rois de la lumière  
Dans son souffle vibrant comme un peu de poussière,

et leur dire:

"Suivez-moi"...  
..... Puis le grand Jéhovah,  
Radieux, disparaît et par l'éther s'en va <sup>2</sup>.

La lecture de ce poème évoque la manière de Sully-Prudhomme qui a essayé d'établir, dans son poème La Justice, le fondement de la morale sans lui trouver d'autre assise que la conscience, et qui, dans Le Bonheur, a cherché le mot de l'énigme du monde et de l'homme à travers les philosophies et la science. Empruntant la théorie de l'atomisme à Epicure et à Démocrite, Lucrèce avait

---

<sup>2</sup> Albert Ferland, Mémoires Poétiques, p. 13.

décrit, lui aussi, l'origine des mondes dans un chant célèbre. Ferland délaisse toutes les théories scientifiques des anciens et des savants modernes et reconnaît le "grand Jéhovah" comme le créateur et l'organisateur de ces mondes qui sont

sous l'oeil de l'Eternel,  
Plus petits qu'un ciron près d'un faible mortel<sup>3</sup>.

Le sujet était au-dessus des forces du jeune poète qui ne disposait pas des moyens de l'auteur de Res Natura, ni du poète philosophe Sully-Prudhomme. Ce dernier, d'ailleurs, ne réussit qu'à demi dans cette poésie à la fois épique et scientifique. L'inspiration de Ferland n'avait pas la puissance de faire se mouvoir tant de mondes sans tomber dans l'incohérent.

Et, toujours poursuivant l'ombre immense de Dieu,  
Frappent (les mondes) de l'infini les arcades de feu,  
Escaladent, ravis, les grands degrés de l'être,  
Pour faire, en vieillissant, qu'un seul pas de leur  
Maître<sup>4</sup>.

Et sa langue ne pouvait se passer des mots tapageurs tels que formidable, innombrable, incommensurable.

Le poète a subi l'influence de Victor Hugo, qui a exalté, comme l'on sait, le rôle du poète. Le Hugo de la première manière voyait dans le poète un artiste civilisateur au service de ses frères, les humains. Il doit être leur guide et préparer pour tous des jours meilleurs.

Dieu le veut, dans les temps contraires,  
Chacun travaille et chacun sert.

---

<sup>3</sup> Ibidem, p. 14.

<sup>4</sup> Ibidem, p. 14.

Malheur à qui dit à ses frères:  
Je retourne dans le désert!

Le poète en des jours impies  
Vient préparer des jours meilleurs<sup>5</sup>.

Chez Ferland, comme chez Hugo, haute conception de la grandeur du poète, à la différence cependant que le chantre canadien ne fait pas du poète l'unique guide sûr, le demi-dieu qui seul va le front éclairé dans la nuit. Il nous invite à chanter les vers inspirés par l'amour pour que nous voyions que le poète est sensible et doux. Il nous presse de lire les vers vengeurs châtiant le crime et les vers tendres "consolant le haillon".

Et vous verrez combien, lorsqu'il frappe et console  
Le poète est terrible et bon.

Ah! ne dites jamais qu'étrange est le poète,  
Qui rêve l'infini dans son âme inquiète,  
Et le jour et la nuit admire le Seigneur,  
Car si son front brûlant vous fait croire au délire  
C'est que le doigt de feu qui vibre sur sa lyre  
Est le doigt de son créateur<sup>6</sup>.

Le Poète, pièce de cinq sixains d'alexandrins à clause octosyllabique, ne peut pas se comparer aux poèmes de l'auteur des Odes et Ballades, dont le messianisme n'avait encore rien de choquant. Le souffle est court, et l'abondance d'images et de métaphores des poèmes hugoliens ne se retrouve pas chez Ferland. Des car, des tandis que et lorsque alourdissent

---

<sup>5</sup> Victor Hugo, Oeuvres Poétiques Complètes, p. 219.

<sup>6</sup> Albert Ferland, Mélodies Poétiques, p. 19.

ces strophes.

Sous le titre Croquis et Pastels, l'auteur a groupé un portrait et quelques descriptions de la nature. Soulignons la petite pièce Mignonnette, qui est peut-être la meilleure de tout le recueil. Ces trois quatrains d'octosyllabes qui se lisent d'un seul jet, nous convainquent que Ferland aurait eu avantage à délaisser l'alexandrin alors au-dessus de ses moyens. Ce rythme vif et allègre semble convenir au jeune poète qui ne peut que difficilement aligner des vers de douze syllabes.

Oh! quelle grâce brille en elle!  
Partout ses charmes sont vainqueurs  
Et le seul feu de sa prunelle  
Pourrait lui gagner mille coeurs<sup>7</sup>.

On peut cependant regretter de trouver dans cette pièce très courte un nombre trop grand d'épithètes. Seulement dans la seconde strophe, on en relève six, dont trois à la rime.

Dans la description des scènes de la nature, rien ne nous frappe, si ce n'est un manque presque total d'observation véritable. En cela, Ferland ne fait qu'imiter les romantiques français et les poètes de l'École de Québec qui sont, sur plus d'un point, il est vrai, les disciples des premiers. Ils ont aimé la nature, les paysages, les arbres, les fleurs; ils ont exprimé les sentiments qu'ils éprouvaient en face de telles scènes de la nature, mais ils ont rarement réussi à en fixer

---

<sup>7</sup> Ibidem, p. 26.

les couleurs, les lignes, les harmonies.

Ce qui rend détestable la lecture des poèmes de Ferland, c'est la profusion de mots mièvres et douceureux. Lisons la première strophe de la pièce Le Printemps.

Enfin, l'hiver se lasse à souffler la froidure.  
Grincement de verglas et clameurs d'aquillons  
Font place aux gazouillis des gentils oisillons,  
Aux duos des zéphirs jouant dans la verdure <sup>8</sup>.

Les "doux zéphirs qui caressent les fleurs", "l'herbe qui dissimule toute trace d'autans", ne révèlent en rien un jeune poète qui a regardé son pays avec des yeux neufs. Dans Hymne Matinal, "l'astre du jour" s'élève à l'horizon et "tout nous convie à nous charmer le coeur", "tout nous invite à nous ravir". Partout des sentiments à l'eau de rose, aucune image neuve, mais beaucoup de "zéphyr et d'autans".

Oui, que ta vague la plus tendre  
Sous les frais baisers du Zéphyr <sup>9</sup>.

Adieu, les frais Zéphirs, les aubes ravissantes,  
En voyant sous l'autan les bois se dégarnir <sup>10</sup>.

Les romantiques aiment l'automne, et c'est surtout à cette époque de l'année qu'ils hantent les cimetières et les tombeaux éclairés par la lumière blafarde de la lune. C'est Ossian qui fut en Europe l'initiateur de cette poésie sépulcrale que

<sup>8</sup> Albert Ferland, Mémoires Poétiques, p. 31.

<sup>9</sup> Ibidem, p. 61.

<sup>10</sup> Ibidem, p. 65.

<sup>11</sup> Ibidem, p. 68.

l'Ecole classique, amoureuse de lumière solaire, avait dédaignée. L'on sait que cette poésie plut à Crémazie qui rêva d'écrire une œuvre considérable où d'un pinceau sobre, il représenterait un cimetière peuplé de morts encore vivants si l'on peut dire, et en proie aux vers. « Quand venait l'automne, bon nombre de versificateurs canadiens du siècle dernier savaient aligner de graves alexandrins pour implorer la pitié des riches pour les pauvres, et pour demander à tous une prière en faveur des morts, les grands oubliés.

Si cette période de l'année n'est pas la saison-élue du poète de Montréal, il trouve cependant un avantage à ces jours de deuil.

L'homme devient plus grave et se plait à songer;  
Il va souvent, pensif, rêver sous quelque ombrage,  
Ecouter l'aquilon qui vient tout ravager.

C'est bon qu'il pleure ainsi sous l'aquilon qui tonne<sup>11</sup>.

Inutile de multiplier les citations, nous avons suffisamment d'exemples pour soutenir que l'auteur ne communique pas avec la nature canadienne si pittoresque. Il nous peint une nature anonyme, sans visage, sans cesse caressée par les deux Zéphirs ou souffletée par les noirs autans ou par l'aquilon horrible. Le Canadien ne reconnaît pas dans ces tableaux le décor de sa vie et reste bien froid devant cette peinture fautive qu'il attribuerait volontiers à un oriental, ignorant tout de notre pays.

---

<sup>11</sup> Ibidem, p. 68.

Ferland dut lire Le Pas d'armes du roi Jean et tenta quelques essais de ce genre. Il les a groupés sous le titre de Fantaisies. La Clochette nous semble une pièce choisie et lue par un professeur à ses élèves pour les mettre en garde contre une mauvaise manière d'écrire. Les dissonances sont nombreuses, le manque de goût est palpable.

Clochette  
D'argent,  
Va, jette  
Souvent  
Ta note,  
Qui trotte  
Et flotte <sup>12</sup>.

Dans Bulle de savon, les vers trisyllabiques font regretter ceux de Victor Hugo.

Va donc! bulle  
De savon  
Beau globule  
Si mignon <sup>13</sup>!

Ferland n'a pas l'agilité et la dextérité de l'auteur des Odes et Ballades pour exercer avec grâce le difficile métier de jongleur. Il lui arrive trop souvent de laisser tomber des mots dont la chute brise l'harmonie des mouvements.

Un thème que le jeune poète a voulu exploiter, c'est l'amour. Cette passion qui a inspiré les plus beaux vers de Lamartine et de Hugo, n'a pas bouleversé l'âme de Ferland et allu-

---

<sup>12</sup> Ibidem, p. 39.

<sup>13</sup> Ibidem, p. 44.

mé dans son coeur des feux puissants. Nous sommes portés à croire qu'ici encore l'inspiration est toute livresque. Il nous est difficile de voir le poète montréalais s'en aller, en compagnie de sa belle, rêver dans les bois.

Combien de fois le soir, quand la brise murmure  
 Dans le vague des cieux et dans l'ombre des bois,  
 Je t'admire et m'amuse avec ta chevelure,  
 En la faisant, ma belle, ondoyer sous mes doigts <sup>14</sup>.

L'amour est une passion qui se doit d'être sincère pour arracher à ses sujets des cris profonds. Des sentiments non éprouvés ne possèdent pas la vertu incantatoire de faire jaillir les mots qui les rendraient vifs au lecteur; seules des émotions vraies donnent au style un éclat de vérité. Peut-on se figurer le jeune amant gazouillant à l'oreille de celle que son coeur aime cette strophe détestable:

Quand sur ta bouche rose un mot d'amour expire,  
 Plus doux que des accords sur la lèvre des flots,  
 Je me sens tressaillir comme sous le Zéphyre  
 La feuille harmonieuse au front des verts bouleaux <sup>15</sup>.

Quel jargon amoureux! De telles déclarations peuvent-elles écouvoir un coeur?

Dans Amour divinisé, on retrace facilement l'influence de Lamartine. La nature se fait douce pour permettre aux amants d'aller le soir "sous les grands pins aux immenses murmures".

C'est l'heure où l'on dirait que le coeur est plus tendre,  
 Tendre pour la prière ainsi que pour l'amour,  
 Où sur la lèvre vierge on se permet de prendre

---

<sup>14</sup> Ibidem, p. 84.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 93.

Quelque chaste baiser désiré tout un jour <sup>16</sup>.

Si la pièce est d'une lecture assez facile, il reste que les sentiments exprimés n'ont pas cet accent de sincérité qui seul peut faire vibrer l'âme du lecteur au rythme de celle du poète.

Nous connaissons les principaux thèmes du premier recueil de Ferland, il ne serait pas superflu de voir dans quels rythmes, il les a exprimés. La strophe est le mode habituel de chanter du poète. Nous ne relevons que deux pièces à rimes plates: la première, Les Astres dans les cieux, relève de la poésie épique et scientifique; la seconde, Apparences illusoires, sorte d'épître à l'adresse des jeunes filles, tient à la poésie didactique.

La strophe favorite de Ferland est le quatrain à rimes croisées. Elle a l'avantage de convenir à plus de sujets que les strophes de plus grande envergure. Nous donnerions volontiers un bon point au poète, puisqu'il a senti que le quatrain croisé est plus lyrique que celui à rimes embrassées. Il l'a même employé deux fois dans un sonnet! C'est le quatrain isométrique d'alexandrins qui capte les meilleures grâces de Ferland. Quelques fois seulement, il a jeté dans le moule du quatrain isométrique l'octosyllabe, et c'est dommage pour le poète qu'il ne l'ait fait plus souvent.

Il utilise le sixain dix-neuf fois, tantôt celui à clau-

---

16 Ibidem, p. 103.

sule octosyllabique et tantôt le sixain isométrique d'alexandrins. Par goût personnel ou par imitation des plus grands poètes, il donne à ces strophes la forme idéale aab ccb.

Le huitain fut aussi employé par le poète. Ferland qui a certes lu plus d'un poème de Hugo, en particulier Les Djinns et Le Pas d'armes du roi Jean, n'a cependant pas emprunté la forme ordinaire de la strophe de huit vers: abab cccb. L'arrangement abab cdcd, dont use l'auteur des Mémoires Poétiques, détruit l'unité du huitain qui ressemble plutôt à deux quatrains géminés. Serait-ce l'influence de Crémazie qui s'est exercée sur Ferland et surtout celle du Drapeau de Carillon? Il y a lieu d'en douter car aucune autre marque ne révèle l'influence du fondateur de l'Ecole de Québec sur le jeune poète de Montréal.

Les romantiques sont certes les dieux littéraires de Ferland. Si leur influence est sensible dans ce recueil, elle n'a cependant pas porté le poète vers les grandes sources de l'inspiration. Il s'est contenté de rimer des sentiments tout livresques. Il a regardé la nature canadienne à travers les pages d'un abbé Délille, d'un Lamartine; aussi, ses poèmes ne révèlent pas une once d'observation véritable de la nature laurentienne. Elle est la confidente de ses chagrins fictifs, le témoin de ses amours imaginaires, et elle lui inspire des hymnes au Créateur.

En somme, les Mémoires Poétiques ne sont qu'exercices d'écolier trop fidèle à imiter ses maîtres. Le vers témoigne

d'une assez grande facilité, mais l'abondance d'adjectifs, de participes présents, de mots précieux et mièvres tels que oisillon, zéphyr, autan, aquilon, agacent les lecteurs de 1953. Cependant, ne morigéons pas outre mesure le poète d'avoir vidé ses cartons pour publier ce premier recueil. Il a osé et en littérature, une certaine audace est nécessaire. Pas de deuxième livre sans un premier! Mais Ferland nous fera-t-il oublier son premier recueil?

---

---

---

Dans la préface des Mélodies Poétiques, Rémi Tremblay conseille au jeune poète de "... persister à fréquenter les muses qui semblent le traiter en enfant gâté. Elles l'ont trop bien inspiré dès son début pour ne pas continuer à lui prodiguer leurs faveurs." Et il ajoute en terminant: "Lorsqu'on peut faire des vers comme ceux de M. Ferland, on a le droit d'être fier de son talent, et c'est un devoir de le cultiver afin de faire partager au public les sentiments qui agitent le coeur, les idées qui bouillonnent dans le cerveau de cette espèce de sensitive vulgairement connue sous le nom de poète 17." La facilité que Ferland avait montrée dans ses premiers vers "faisait de lui, il y a cinquante ans, un poète qui méritait le

---

17 Rémi Tremblay, Préface des Mélodies Poétiques, p. 6.

respect et la considération de ses semblables <sup>18</sup>".

De 1893 à 1899, Ferland publie des poèmes -- peu nombreux -- dans les journaux, surtout dans le Monde Illustré et la Patrie. D'ailleurs, il se marie en septembre 1894; sa douce "dulcinée" doit accaparer beaucoup de moments de loisirs qui étaient naguère consacrés à la poésie. Le poète ne se laisse pas absorber par les soins du ménage; s'il doit besogner ferme pour équilibrer le budget familial, il trouve le temps de chanter et de réfléchir sur son art. Il assiste à toutes les réunions de l'Ecole littéraire dont il est membre-fondateur et soumet des poèmes à la critique de ses amis. Cette échange de vues est profitable au poète dont la langue s'enrichit et se débarrasse de ses oripaux dix-huitième siècle. Il devient plus conscient de son métier, les épithètes-chevilles se font moins nombreuses dans ses vers et les sentiments, plus vrais.

L'amour inspire encore quelques poèmes à Ferland. Si son amour pour la femme est plus sincère que celui chanté dans les Mélodies Poétiques, il est aussi chaste. Notre poète ne voit pas dans l'amour que la satisfaction d'un instinct vulgaire, ni une distraction passagère, non plus qu'il le considère comme un tyran qui se plait à torturer ses victimes, telles les Hermione, les Roxane et les Phèdre. Il ne le conçoit pas comme une maladie incurable qui ronge ses victimes, mais comme un sentiment

---

<sup>18</sup> Roger Duhamel, Albert Ferland, article dans Le Nationaliste et le Devoir, 25 novembre 1943.

bien doux qui assure le bonheur de deux êtres. L'amour n'est pas une passion vulgaire orientée vers les satisfactions voluptueuses, c'est une tendance qui doit obéir à la raison et aux commandements divins. Dans Baiser pur, dédié à sa future épouse, Ferland écrit:

Le baiser que je donne à l'enfant caressée  
Sait unir le respect aux flammes de l'amour,  
Ma chère le reçoit sans mauvaise pensée  
Car il lui semble chaste et pur comme le jour 19.

Le poète, dont la foi est la règle suprême de vie, sait que Dieu guide l'homme, même dans le dédale de ses amours. Cinq jours après son mariage, il faisait paraître un sonnet intitulé La Femme destinée. (Le trait le plus caractéristique de cette pièce est la sincérité.) L'auteur parle ici en connaissance de cause: aussi les épithètes creuses ont cédé la place à des mots de vérité.

Le doux temps d'aimer vint. Inquiet, sur la terre,  
Je tournai mes regards vers les plus beaux yeux.  
Mais nul ne me comprit, et tous, pleins de mystère  
S'éloignèrent des miens d'un air insoucieux.

Hélas! cette froideur me rendit solitaire:

.....  
L'espérance s'enfuit. Pourtant, tôt ou tard dans la vie  
L'ivresse d'une femme au plus humble est servie.  
A moi Dieu, comme à tous, gardait une beauté...

Dieu lui fit connaître cette beauté, et comme le destin les attirait l'un vers l'autre:

---

19 Le Monde Illustré, 3 février 1894, p. 472.

Nous nous sommes unis pour toute l'éternité <sup>20</sup>.

Il ne faut pas prendre au pied de la lettre le dernier vers de ce sonnet. Notre-Seigneur nous dit que "les enfants de ce siècle épousent et sont épousés; mais ceux qui ont été jugés dignes de parvenir au siècle à venir et à la résurrection des morts n'épousent pas et ne sont pas épousés; ils sont semblables aux anges <sup>21</sup>". Il faut donc entendre que le poète considère le mariage comme un état sacré dont les liens unissent ici-bas les époux dans une donation réciproque de leurs cœurs et de tout leurs êtres.

Par son tempérament nerveux, sensible, Ferland était porté à la méditation. L'on sait que si un poète méditatif s'intéresse à ses frères humains, il peut devenir moraliste. Que la foi soit la lumière qui le guide sans cesse, nous aurons un moraliste chrétien. Ferland n'a pas posé au "sermoneur" qui ne ménage pas ses conseils, ses directives; chez lui, pas de souci de moraliser à propos de tout et de rien, comme l'ont fait les poètes de la dernière moitié du dix-huitième siècle. Leurs leçons nous rebutent parce qu'elles sont servies à la suite de "salades" assez indigestes. Déjà, dans les Mélodies Poétiques, il adressait aux jeunes filles des conseils qui font honneur à un poète de vingt ans. Dans un poème publié en 1894, il les met

---

20 Le Monde Illustré, 15 sept. 1894, p. 231, col. 3.

21 Evangile de Saint Luc, XXI, 34-37.

en garde contre les amoureux qui veulent "aller un peu vite en affaires".

Aussi naïves que gentilles,  
 Vous ne redoutez pas assez  
 Ceux qui se disent, jeunes filles,  
 Epris de vos beaux yeux baissés...

.....  
 Oubliant qu'il est des caresses  
 Qui parfois font mourir les fleurs,  
 Vous permettez dans vos tendresses  
 Que l'on baise vos fronts rêveurs <sup>22</sup>.

Dans l'Adolescent Blasé, on peut lire ces vers qui révèlent le psychologue au regard pénétrant:

La jeunesse est muette au fond de ton regard  
 Et l'on voit à ton front les rides du vieillard;  
 Ta lèvre aux plis amers semble exprimer l'injure  
 Des baisers venimeux de quelque bouche impure <sup>23</sup>.

Albert Ferland n'a pas écrit un grand nombre de pièces de ce genre. Son caractère timide le retenait. Bien qu'il s'affranchit de toute ambition philosophique, sa pensée fut souvent profonde. Nous ne trouvons pas dans son oeuvre une métaphysique transcendante, un système original pour expliquer l'énigme du monde ou pour résoudre le problème de la destinée de l'homme et du drame humain. Mais le poète, guidé par sa foi et par son esprit méditatif, a fait la lumière sur le monde et ses problèmes les plus complexes.

En 1899, Ferland publie son second volume: Femmes Ré-

---

22 Le Monde Illustré, 23 juin 1894, p. 88, col. 1.

23 Ibidem, 16 février 1895, p. 497, col. 3.

vées, un tout petit recueil, sur papier de luxe, avec des illustrations de son ami le peintre Delfosse, et honoré d'une préface du grand poète de l'époque: Louis Fréchette. Ce dernier présente ainsi ces vers: "Ce sont, indécises et flottantes comme de fugitives lueurs, les virginales visions qui passent et s'enfuient en souriant sous leurs voiles, et vers lesquelles l'adolescent tend les bras, les yeux fermés dans un ravissement d'extase." Le préfacier se demande si Ferland est un sentimental. Il répond: "...il doit l'être un peu: tous les poètes et les fervents de l'Art le sont plus ou moins." Et il félicite l'auteur des Femmes Rêvées de ne pas avoir exhiber en public les recoins intimes de son être, de son moi et de ne pas arrêter les gens par les basques de leur habit pour leur seriner sur tous les tons la gamme de ses joies et de ses tristesses <sup>24</sup>.

Ce que Ferland présente et ce qu'il faut admirer dans ce petit "Lotus Bleu", ce n'est pas une femme en particulier, mais les femmes. Pas les femmes à imées, mais les femmes rêvées, les femmes idéales, remarquables par leur beauté et tous les charmes qui émanent de leur personne. Le poète a fait poser devant lui toutes les femmes entrevues dans ses rêves, a pris à chacune le trait le plus beau et a réuni le tout dans une conception idéale. C'est dire que Ferland nous peint surtout la beauté plastique de la femme; il chante une Vénus de beau marbre blanc.

---

<sup>24</sup> Louis Fréchette, Préface des Femmes Rêvées, p. II.

Poésie assez impersonnelle, tous peuvent reconnaître "... des traits qu'ils ont adorés, des facettes particulières aux diamants de leur écrin; chacun peut retrouver, en parcourant ces feuillets, quelques réminiscences des parfums qu'ont laissés derrière eux les chers et doux fantômes qui ont illuminé sa vie 25."

Si les Femmes Rêvées accusent chez leur auteur un assez grand souci de la perfection du vers, grâce à l'influence des parnassiens, il ne s'est cependant pas fait impassible comme ses maîtres.

A nous qui ciselons les mots comme des coupes  
Et qui faisons des vers très froidement,  
A nous qu'on ne voit point les soirs aller par groupes  
Harmonieux au bord des lacs et nous pâmant 26.

Réagir contre l'égoïsme fatigant des effusions sentimentales, effort louable sans doute; mais condamner le poète à n'être qu'un photographe ne serait-ce pas le condamner à renier la meilleure partie de lui-même? A commencer par leur chef, Leconte de Lisle, les parnassiens ne se seraient-ils pas trop attachés à la poésie descriptive pour négliger le langage symbolique des êtres?

Dans les vers consacrés à chanter les femmes de ses rêves, le poète ne s'est pas complètement oublié. Il n'appartient pas, cependant, à la catégorie des "saules pleureurs", de ces

---

25 Ibidem, p. VI.

26 Paul Verlaine, Poèmes Saturniens.

poètes qui ne peuvent savourer un moment d'ivresse ni éprouver un accès de chagrin, sans être piqués du désir d'épancher tout cela dans le sein de la publicité. Ferland est trop discret pour révéler les mystères de sa vie intime.

Si l'on sent chez le poète des Femmes Révées une certaine recherche du mot retentissant qui prolongera l'écho de la rime, du mot riche en fulgurances qui éblouira les yeux, il a cependant gardé le droit à l'émotion. Ce n'est pas lui qui serait prêt à arrêter le coeur dans la "poitrine marmoréenne" de la muse.

Son inspiration est parfois riche de tendresse humaine et s'élève même jusqu'à la grandeur dans Chants d'Amour, commentaires rimés du Cantique des Cantiques. On retrouve, à la lecture de ces vers, la noblesse et la suavité qui se dégagent du texte sacré.

Admise en ses celliers j'inclinerai l'amphore,  
Et, vous distribuant le nectar des festins,  
Je me plairai, joyeuse, à vous redire encore  
Que son baiser vainqueur est meilleur que les vins<sup>27</sup>.

Comment de tels vers allaient-ils mériter à leur auteur la réputation de poète pornographique? Sans doute, parce que Ferland était le premier, chez nous, à écrire des vers inspirés par l'amour ou par la beauté de la femme. Avant lui, en effet, rien de tel dans notre littérature. Crémazie, qui ne voulait

---

27 Albert Ferland, Femmes Révées, p. 21.

pas donner "un poil de sa barbe pour une femme", ne pouvait chanter le charme et la beauté des filles d'Eve. Fréchette et Chapman ne se sont permis aucune confidence sentimentale, et la grâce de la femme ne tenta pas leur pinceau. Sur ce point, les romantiques de l'Ecole de Québec n'imitent en rien leurs maîtres français. Ferland ouvrait la voie à Lozeau, qui publiait, en 1907, L'Ame Solitaire.

Les Femmes Rêvées ont une valeur plus grande que les Mémoires Poétiques. L'ambiance de l'Ecole Littéraire qu'il a contribué à fonder fut, sur plus d'un point, profitable au poète. Il a pris aux parnassiens, l'avis de plusieurs membres de l'Ecole, le culte du métier, le goût des cadences musicales et des vers ciselés. Nous ne voulons pas insinuer ici que l'art du poète canadien rivalisera en perfection avec celui des Leconte de Lisle et des Hérédia, nous indiquons plutôt une tendance qu'un point d'achèvement. Deux poèmes du petit recueil révèlent l'influence de l'auteur des Trophées. Ce n'est pas que Ferland adopte le sonnet comme moule de son inspiration, mais il se grise des énumérations à la Hérédia. Des mots sonores qui laissent se prolonger après eux de douces harmoniques.

Quand on exalterait les brunes cancanis  
Dont la danse aux palais des radjahs se déroule  
Et l'héraïre hellène immolant à Cypris  
Sa parfaite beauté de femme hiérodoule,

Quand on exalterait les grâces de Lia,  
L'héroïque Judith, Susanne et Madeleine,  
Les charmes de Lucrece et de Marazzia,

La reine de Lemnos ou la princesse Hélène 28.

Ferland n'a pas cependant pas cessé tout commerce avec les romantiques, Lamartine en particulier. Dans la pièce Les Bois, on retrouve le rythme du célèbre poème du chantre d'Elvire: Le Lac. C'est aussi le sentiment de la fragilité de l'amour humain qui anime les deux poètes.

Vous souvient-il qu'un jour auprès des flots tranquilles,  
 Sous le dais de ces bois moussus et parfumés,  
 Ainsi que les pasteurs des anciennes idylles,  
 Nous nous sommes aimés 29?

Nous n'établirons pas un parallèle entre les deux poèmes pour montrer la supériorité du Lac sur Les Bois. Nous n'ajouterions pas à la gloire de Lamartine, et le procédé désobligeant que la critique a repris tant de fois pour peser les mérites des poètes canadiens, serait employé une fois de plus. Le poème nous permet, selon la phrase de Sainte Beuve, "de suivre à la piste la veine des affections" de Ferland.

Le petit recueil, Femmes Révées, fut bien accueilli à Montréal. Albert Laberge rapporte que "l'apparition de ce fin bibelot d'art fut un événement littéraire dont on parla beaucoup dans les salons de l'époque 30." Des critiques acerbes semblent, cependant, avoir été adressées à l'auteur de la plaquette, puisqu'un de ses admirateurs prend sa défense:

---

28 Albert Ferland, Femmes Révées, p. 7.

29 Ibidem, p. 41.

30 Albertine Ferland-Angers, Albert Ferland, Poète fier, dans Qui?, vol. 3, no 4, p. 70.

Des critiques de mauvaise foi n'y ont vu que des pages blanches, quelques vers alignés ici et là, des images jetées au hasard des feuillets lustrés! Que de serpents ont vainement brisé leurs dents sur l'impassible airain des ouvrages qui n'ont jamais demandé au nombre des vers ni à la multiplicité des feuillets leur mérite et leur beauté! C'est le sort que je souhaite aux zozles qui auront le triste courage de dénaturer l'oeuvre de Ferland, un charmant poète qui ne marche pas dans les sentiers battus, et tient à garder son originalité bien distincte et toute personnelle 31.

Voilà un coup de matraque assez bien asséné. Et l'arme n'est pas de mauvaise qualité. Le défenseur de Ferland a raison: le poète vient de publier une oeuvre originale, et décidément il sort des sentiers battus puisque Femmes Révées est le premier recueil du genre dans les lettres canadiennes. Mais on ne pouvait pas crier au chef-d'oeuvre, ce que, d'ailleurs, se garde bien de faire l'ami du poète. Si la langue était soignée et la facture du vers, de bonne qualité, quelques manques notables de goût ne diminuaient-ils pas la valeur de la plaquette? En effet, La Chasseresse et le Chant des Pleureuses, eussent été mieux à leur place, enfouis au fond d'un tiroir, que parmi les autres pièces du recueil. Et les Femmes Révées ne s'en seraient portées que mieux!

Femmes Révées ne révélait peut-être pas un poète à l'inspiration abondante, mais était un signe que l'auteur des Mélodies visait maintenant plus à la qualité qu'à la quantité. On pouvait juger des progrès littéraires de Ferland en comparant

---

31 Chs-A. Gauvreau, Le Monde Illustré, 9 sept. 1899, p. 291, col. 2.

ses deux recueils, celui de 1893 et le nouveau-né de 1899. Aux yeux des connaisseurs, ces progrès étaient considérables. Grâce à une ambiance poétique favorable, à une étude assidue des maîtres français, le goût du poète s'était éveillé et se montrait de plus en plus difficile à satisfaire. L'apprenti qui ébauchait les poèmes des Mélodies Poétiques pouvait maintenant ciseler de fort jolies pièces.

Dans la préface des Femmes Révées, Louis Fréchette se permettait un léger reproche et disait au poète :

Vous avez célébré la femme dans sa beauté plastique, dans sa beauté païenne -- un peu trop païenne peut-être. J'aimerais, dans vos strophes, entendre chanter un peu plus clair, un peu plus sonore, cet harmonieux clavier qui est l'âme de la femme. Cela viendra sans doute. 32.

Le souhait du préfacier ne devait pas se réaliser, et nous ne le regrettons pas trop.

Dans le silence, poursuivant toujours sa course vers la beauté, Ferland cherche à se parfaire librement, à tracer sa vraie voie. Il conçoit le Canada chanté. L'amour des formes plastiques que lui suggérait l'éternel féminin, il le retrouvera dans la contemplation du monde extérieur, sa Laurentie.

---

32 Louis Fréchette, Préface des Femmes Révées, p. VII.

## CHAPITRE III

### UN CHANTRE EMU DE SON PAYS

#### (Le Régionaliste)

Au début du siècle, un mouvement nationaliste fut lancé. De jeunes politiciens surtout rêvaient d'une nation canadienne-française; on prêchait ouvertement la doctrine nationaliste. Solidement accrochés au sol, n'avions-nous pas tous les jours refoulé davantage l'élément étranger hors des limites de notre province, n'avions-nous pas enfin secoué l'apathie qui paralysait notre essor économique et mettait notre culture française en danger? Nos nationalistes comprenaient maintenant la nécessité de séparer notre destinée de celle des peuples qui les entouraient et de l'orienter dans le sens de nos traditions. Cette séparation irait-elle jusqu'à l'autonomie politique? Des esprits, même parmi les plus sérieux, le prédisaient, le souhaitaient, le proposaient comme l'idéal vers lequel devaient tendre tous les efforts. "L'Autonomie de chaque race adulte n'est pas seulement le droit de chacune et la condition normale de sa vie propre, mais l'intérêt de toutes les autres, et la forme la plus parfaite de l'ordre dans le genre humain <sup>1</sup>."

Mais à quoi servirait cette autonomie si notre peuple devait subir sans cesse le joug intellectuel des autres peu-

---

<sup>1</sup> Etienne Lamy, Un Siècle, p. 40, cité par Ceslas Forest, o.p., dans L'Action Française, vol. 8, no 3, p. 130.

ples? Pour préparer cette émancipation politique, pour conserver à notre race sa personnalité propre, une vie intellectuelle puisée aux sources de notre vie nationale et en harmonie avec elle, était nécessaire.

Si dans certains milieux, on ne rêvait pas d'autonomie politique parce qu'elle n'était en rien souhaitable, on voulait conserver à notre peuple sa physionomie distincte et lui voir manifester sa vitalité par des œuvres révélatrices de son génie propre. S'il avait vécu, résisté à l'absorption, conquis ses droits politiques, organisé sa vie économique, en un mot, s'il existait comme corps, c'est pour son âme qu'il devait dorénavant lutter. Il lui fallait prendre conscience de sa personnalité et la défendre contre les infiltrations étrangères.

En 1902, se fondait sous les auspices de l'Université Laval la Société du Parler Français au Canada. Son organe officiel, Le Bulletin du Parler Français au Canada, plus tard appelé Le Canada Français, ne traitait pas uniquement de la linguistique, mais offrait des articles de critique littéraire, des revues de livres, des bibliographies, dans le but d'encourager les écrivains et de créer dans le public un intérêt plus grand pour la chose intellectuelle. La Société lançait en 1903 une campagne en faveur de la "nationalisation" de notre littérature. Le mot d'ordre était: "Traiter des sujets canadiens et les traiter d'une façon canadienne." L'abbé Camille Roy, dans une conférence donnée lors de la réunion publique annuelle de

la Société du Parler Français, précisait le sens de ce mot d'ordre qui devait mettre aux prises les régionalistes et les exotiques. Le conférencier montrait une largeur de vue qui aurait dû mettre d'accord les deux bataillons.

.... pour être canadien, il faut d'abord être soi-même, et tout le problème que nous agitions sous le grand mot de nationalisation de la littérature canadienne se ramène et se réduit à cet autre, très simple, qui est de développer parmi nous une littérature originale. Or, ce problème sera toujours résolu pour chacun de nous, dès lors que nous avons soin de soumettre à une méditation personnelle la matière de nos livres, d'où qu'elle vienne et à quelque source que nous l'ayons empruntée <sup>2</sup>.

Il était donc dit bien clairement que l'écrivain canadien n'avait pas à s'enfermer tellement dans l'étude de l'histoire, des moeurs et de la nature de son pays, que les autres sujets qui dépassent la vie canadienne et ses horizons, ne puissent être abordés. Il convenait cependant que l'écrivain canadien fécondât de son esprit les sujets étrangers, les fit passer à travers son âme canadienne, son tempérament propre, pour donner à cette substance le caractère et le mouvement de sa propre vie. A n'en pas douter, notre littérature serait ainsi originale et nationale, car l'écrivain canadien qui parle et écrit en français est le porte-parole d'un peuple dont l'histoire, les habitudes, la mentalité, l'âme, l'ambiance physique et morale sont différentes de celles d'un Français.

Ce mot d'ordre de la nationalisation de notre littérature

---

<sup>2</sup> L'abbé Camille Roy, Essais sur la Littérature Canadienne, p. 192.

re fut entendu par un bon nombre de nos écrivains. Même des poètes de Montréal répondirent à l'appel lancé de Québec. Ferland, Gill, Demers et Doucet emboîtèrent le pas. Et ces écrivains qui partirent en croisade pour nationaliser notre littérature suivirent le conseil que leur donnait l'abbé Camille Roy:

.... nous ne devons pas interdire à nos écrivains de s'occuper de sujets étrangers aux choses du pays; mais nul doute aussi que ce qui importe, et ce que l'on recommande avec instance, c'est qu'ils choisissent des sujets où l'esprit canadien puisse s'affirmer avec plus de personnalité; c'est qu'ils s'appliquent à des questions qui ne peuvent pas ne pas émouvoir et ébranler toutes les puissances de nos âmes canadiennes, qui ne peuvent pas ne pas relever de notre littérature nationale; c'est en d'autres termes, qu'ils traitent tout d'abord des sujets canadiens. Soyons de chez nous <sup>3</sup>.

Ainsi régionalisme devint synonyme de littérature canadienne tout court, et les écrivains canadiens sentirent que le salut était de ce côté. Il fallait sonder l'âme du peuple pour prendre conscience où nous en étions dans le respect de nos traditions, pour donner une nouvelle poussée à notre vouloir de vivre comme entité bien distincte, fiers de notre passé glorieux et confiants dans un avenir plein de promesses.

Albert Ferland, que son petit livre Les Femmes Rêvées avait révélé comme un artiste du vers, comme un chantre de la beauté plastique, devait jouer dorénavant sur le clavier du régionalisme, non pas qu'il imitera ses prédécesseurs ou ses contemporains: des mélodies bien différentes peuvent être jouées

---

<sup>3</sup> Ibidem, p. 197.

sur un même clavier. Mais pour lui comme pour tous les régionalistes, chanter est un apostolat: aviver le culte de notre peuple pour les gloires passées, accroître son amour pour la patrie et son désir de grandir toujours plus dans le sens de ses traditions.

La poésie canadienne régionaliste en tant qu'elle s'efforce d'exprimer l'âme du peuple doit être catholique, et refléter la foi qui a fait vaillante l'âme de nos ancêtres et qui éclaire toutes nos traditions. Une littérature qui se pique d'être de chez nous doit être le reflet d'un passé à la foi robuste et ardente. La littérature canadienne ne doit pas mériter le reproche de Paul Claudel à l'adresse de la littérature de France: "Dieu d'un côté et le monde de l'autre; pas de lien entre les deux. Qui se douterait à lire Rabelais, Montaigne, Racine, Molière, Victor Hugo, qu'un Dieu est mort pour nous sur la croix?" Les régionalistes se doivent d'être des écrivains catholiques qui ne rougissent pas de confesser le Christ, l'Evangile et l'Eglise parce que ce serait diminuer leur pensée et celle du peuple dont ils sont les porte-paroles que de la vider de sa substance. L'art lui-même d'ailleurs réclame la vérité.

L'on connaît déjà quelque peu l'âme de Ferland. Si un moment, sous l'effet de lectures délétères, il cessa toute pratique religieuse, son âme resta bien attachée à sa foi<sup>4</sup>. Il

---

<sup>4</sup> Albertine Ferland-Angers, Notes à l'auteur.

écrivait à l'une de ses soeurs, religieuse missionnaire dans l'Ouest canadien: "... Prie pour moi, toi qui es bonne et sais prier. Moi, vois-tu, je ne sais pas prier encore. J'essaie pourtant... Le jour de Pâques, fais chanter largement l'orgue de la cathédrale et pense à ton frère<sup>5</sup>". Et le 5 mai suivant, il annonce à sa soeur la bonne nouvelle: "J'ai ressuscité à Pâques. Ce jour-là, j'ai vécu la plus haute joie de ma vie. J'ai fait part de mon bonheur à tous ceux que j'ai vus. J'ai écrit à mon confesseur, le Père Padé, pour le remercier, à Mgr Bruchési pour lui apprendre mon retour à la foi...<sup>6</sup>" La réponse de Mgr l'Archevêque alla droit au coeur du poète. Le feu du prosélytisme s'alluma dans son âme; ses amis d'alors peuvent en témoigner.

Après son retour à Dieu, son âme est pleine de reconnaissance envers celui qui l'a arraché au démon du découragement et de l'indifférence religieuse. Et les joies mystiques dont son âme était inondée lui inspirèrent, à l'occasion du grand congrès eucharistique de 1910, des poèmes en l'honneur du Christ de l'Hostie, poèmes qui forment le livre quatrième du Canada chanté. Le poète<sup>a</sup> consacra sa plume à chanter la gloire de celui qui inonde son âme de douces joies.

---

<sup>5</sup> Idem, Albert Ferland, poète fier, dans Qui? vol. 3, no. 4, p. 73.

<sup>6</sup> Ibidem

Chantre de votre gloire et chantre de ma foi,  
 J'irai, j'irai semer vos noms dans ma patrie,  
 Et, priant aux autels de ma Ville-Marie,  
 Vers Vous, j'inclinerai mon front, ô Jésus-hoi!

Et, joyeux de bénir le règne de l'Hostie,  
 Je vous ferai le don de ma lyre, ô mon Dieu,  
 Et d'une âme abondante en paroles de feu  
 Je louerai votre sainte et blanche Eucharistie<sup>7</sup>.

Le poète convie son pays, son cher Canada à adresser au Seigneur le chant de sa fidélité. Il lui rappelle en des vers qui n'ont rien de l'éloquence pompeuse des poètes antérieurs, le courage et la foi de ceux qui ont entouré son berceau.

Ah! qu'ils ont pour le Christ saintement combattu  
 Marguerite Bourgeois, Mance et de Maisonneuve...

.....  
 À jamais dans nos coeurs, chante le souvenir<sup>8</sup>  
 Des premiers envoyés du Christ sur nos rivages<sup>8</sup>.

Rappeler le souvenir de ces messagers de Dieu qui nous ont apporté la bonne nouvelle, c'est évoquer les bénédictions spéciales que le Seigneur s'est plu à répandre sur notre peuple en son enfance. Ce ne sont certes pas tous les peuples qui peuvent se glorifier de pareilles origines. Et celui dont le Tout-Puissant a béni les premiers jours et qu'il a sans cesse entouré de sa protection, doit un tribut d'amour à son bienfaiteur. C'est avec raison que le poète presse son pays de se montrer reconnaissant.

Au Seigneur ton amour, notre cher Canada  
 Dont les clochers d'argent dominant le grand fleuve

---

<sup>7</sup> Albert Ferland, La Fête du Christ à Ville-Marie, p. 9.

<sup>8</sup> Ibidem, p. 17.

Bénis, ô mon pays, le Dieu de nos aïeux,  
Le Dieu qui dans la foi fonda Ville-Marie.

Bénis le Dieu vivant, bénis-le, ma Patrie ?

Le poète se fait l'interprète de tous ses frères dans la foi qui sont inébranlablement attachés à la religion de leurs pères; il demande au Christ de régner chez nous, de bénir chaque cité et chaque maison. Il présente au Seigneur l'hommage que les fils de la Patrie font monter vers le ciel:

O Christ! Très-Haut Seigneur, Dieu de l'Eucharistie,  
Nous, tes fils, t'adorons, humblement prosternés.  
A jamais sois le Dieu de notre Laurentie,  
Bénis le Canada, règne où nous sommes nés.<sup>10</sup>

En interprète fidèle des sentiments de son pays, le poète a offert au Dieu de l'Eucharistie l'hommage de tout un peuple; lui-même rend grâce au Seigneur de "l'avoir cherché", et il lui dit sa soif salutaire de louer son nom. Plein de reconnaissance pour ce que le Christ a fait en lui, il veut le glorifier dans ses chants. En effet, les hommes coupables tomberaient sous le courroux de Dieu si un intercesseur n'arrêtait pas son bras vengeur. C'est le Christ dont le coeur implore son Père en faveur de ses frères, les humains. Le poète se reconnaît coupable devant Dieu et publie l'amour que lui a manifesté le Bon Maître, son Ami. Le poème Cri vers le Christ est le langage d'une âme chrétienne à qui la vue de ses misères d'une part

---

9 Ibidem, p. 17.

10 Ibidem, p. 20.

et celle de l'amour du Christ d'autre part, arrache un cri sincère de repentir et de confiance.

Bon Maître, mon Ami, qu'il te fallut m'aimer  
Pour boire mon opprobre et, honni, désarmer  
Par ton sang immolé les Colères divines!

Ah! je baise tes pieds, ta Croix sainte...<sup>11</sup>.

Au pays de Québec, le peuple prie. Ce peuple "au coeur d'or et aux clochers d'argent" a retenu les Leçons que lui ont données ses ancêtres qu'une foi robuste et une confiance illimitée faisaient s'adresser à Dieu dans leur malheur, et bénir le Très-Haut dans la prospérité. Ferland exprime sa confiance dans le Christ, ce Dieu incarné, mêlé si intimement à notre être, à notre vie, devenu si divinement homme que rien d'humain ne lui est étranger.

Dieu sait notre coeur d'homme: Il l'a porté Lui-même;  
Et pour nous l'immole sur un gibet sanglant;  
Il sait comme il se donne en un suprême élan,  
Dans sa plainte profonde et douce, quand il aime<sup>12</sup>.

Le poète se fait l'écho de tout un peuple quand il chante la Vierge, qui nous a donné le Christ. Sa dévotion pour celle qu'il nomme sa "Mère auguste et toute belle" est le reflet de celle du peuple canadien-français qui conserve le souvenir de la protection spéciale que Marie a accordée à ses ancêtres et dont elle ne cesse de l'entourer.

Que de villes, que de villages portent un de ses noms,

---

<sup>11</sup> Le Devoir, 1er avril 1915.

<sup>12</sup> Cité par Maurice Hébert dans Et d'un Livre à l'autre, p. 175.

signe évident de la profonde amitié de notre peuple pour la Vierge Marie! Devançant la promulgation du dogme de l'Assomption de Marie, mais en conformité avec la croyance du peuple canadien et de l'Eglise, le poète chante l'arrivée de Marie au ciel.

Ce beau lis est trop pur pour la nuit du suaire;  
Ouvre-toi, lieu céleste, à sa toute blancheur,  
Allez, ô Séraphins, ô phalange d'honneur,  
En blanche assomption la mener vers le Père.

Un hommage inouï l'accueille dans le ciel,  
Son trône est au sommet du Bonheur éternel;  
Elle est la Toute-Belle, unique en sa lumière 13.

Le poète connaît le cœur de celle qui a façonné le cœur du Christ. Le cœur du Fils répond de celui de la mère. En elle, il met toute sa confiance; il recourt à elle quand l'orage gronde et il se réfugie dans sa bonté. Avec l'Eglise, il appelle Marie la Rosé créée avant les temps, le refuge des pécheurs, l'Etoile du Matin. Combien douces au cœur de l'homme les paroles que le poète met dans la bouche de Marie:

Si tu savais mon cœur, tu l'aurais supplié,  
Car je ne suis qu'amour, je ne suis qu'une mère,  
La toute Secourable, avocate et lumière  
De ceux pour qui mon Fils mourut crucifié 14.

Elle est bien, comme l'appelle Saint Ephrem, l'Espérance des désespérés.

Chez Ferland, on ne peut pas parler que de sentiments religieux, mais bien de convictions religieuses. Ferland s'est

---

13 Albert Ferland, L'Assomption, dans le recueil A Notre-Dame de Lyre, p. 43.

14 Ibidem, p. 42.

toujours intéressé à la théologie <sup>15</sup>, aussi il peut chanter sa foi et son amour pour le Christ et la Vierge sans recourir aux termes mythologiques qui déparent malheureusement trop de poèmes religieux de nos poètes canadiens. Dans les poèmes de Ferland, pas de ces "hérésies pieuses" facilement remarquées chez les auteurs ignorants, mais une science théologique sûre, vivifiée par un amour qui donne à sa poésie un cachet de sincérité. Ferland n'écrit pas de poèmes religieux pour se faire pardonner de l'autorité ecclésiastique de petites frédaines, ou pour se voir ouvrir certains milieux. Ce poète n'a rien à se faire pardonner; sa vie est faite de droiture et de rectitude. Ses poèmes religieux révèlent une âme profondément chrétienne qui vit ses croyances. Sa poésie n'a rien de cérébral, ni de recherché; elle coule tranquille et illumine les vérités les plus douces comme les plus profondes.

Chantre de la foi robuste du peuple canadien, chantre de son amour de Jésus-Hostie et de la Vierge, Ferland est bien de la lignée des poètes qui s'efforcent de dégager la nuance d'âme d'un peuple.

Notre littérature régionaliste doit être française en ce sens qu'elle aime à chanter les preux du régime français. Ces personnages ont composé une partie importante de notre histoire, "écrin de perles ignorées". Leurs exploits sont nôtres

---

<sup>15</sup> Casimir Hébert, Lettre adressée à la soeur du poète, Mme Albertine Ferland-Angers, le 14 nov. 1943.

car ces grands hommes, ces héros et ces martyrs venus de France ont fait notre pays, ont forgé notre âme. Nous vivons de leur héritage de foi, d'amour, de constance et d'honneur. La littérature régionaliste exaltera aussi la langue française, celle qui a chanté sur les lèvres de nos ancêtres, et la défendra contre les infiltrations étrangères. La France ne saurait être oubliée, non seulement parce que les maîtres de la pensée française doivent rester les maîtres de notre insuffisance, mais parce qu'il importe à notre durée que les courants de la pensée française nous apportent cette substance d'art et de morale, ces vertus de la race et de l'esprit qui font l'essence de notre culture. C'est invariablement vers la France que se tourne la pensée canadienne comme vers un foyer de culture en harmonie avec ses aspirations.

Albert Ferland n'a pas embouché la trompette pour célébrer nos gloires nationales; plus simplement, conformément à son inspiration qui n'a rien de patriotard, il rappelle le souvenir de ceux qui ont fait notre pays. Les fils de la France venus sur nos bords pour conquérir un empire à Dieu et à leur patrie ont une place dans le cœur du poète.

Un grand arbre est sorti du grain de sénevé  
L'arbre fort que Vimont a prédit à nos pères,

Ah! qu'ils ont pour le Christ saintement combattu  
Marguerite Bourgeois, Mance et de Maisonneuve.

A Jamais dans nos coeurs chante le souvenir  
Des premiers envoyés du Christ sur nos rivages <sup>16</sup>.

---

16 Albert Ferland, La Fête du Christ à Ville-Marie, p. 16.

Dans un poème intitulé Le Héros du Fleuve, le poète chante le Malouin et les autres marins de France qui "Étonnèrent les eaux du fleuve sévère".

Je mêle au jour présent cette aurore lointaine,  
Où, Cartier, t'apportant l'espérance chrétienne,  
Déchira ton miroir du flanc de ses vaisseaux.

L'Histoire a préludé par sa voix sur la rive.  
Nous relirons toujours la page primitive  
Où son grand nom s'illustre, ou son Reve est enclos.  
Les mots qu'il a semés sur la vierge falaise  
Ont marqué le pays de la gloire française;  
Et ce fier souvenir nous poursuit sur tes flots.<sup>17</sup>

Que nous sommes loin des éternelles rengaines que les poètes de l'École de Québec déhitaient en des strophes sans fin à l'endroit des fils de la France, nos aïeux. Ferland a évité le danger commun à tous les sujets patriotiques: la déclamation. En premier lieu, il n'a pas multiplié ces poèmes, car il savait que la fécondité de ces sujets n'est pas inépuisable, le patriotisme ne pouvant s'entendre d'un grand nombre de manières. On a même dit qu'il n'y en avait qu'une à un moment donné de l'histoire. On peut louer le poète de n'être pas tombé dans le traquenard du patriotisme en vers.

Le plus grand don que la France ait fait à la France nouvelle, après la foi chrétienne, c'est celui de sa langue. Nous connaissons les batailles que nos pères ont livrées pour défendre cet héritage qui leur était cher. L'envahisseur

---

<sup>17</sup> Idem, dans Mémoires de la S.R.C., vol 27, 1933, p. 83.

avait bien compris que laisser sa langue à ce petit peuple de vaincus, c'était lui laisser le moyens de garder son âme intacte et française. Aussi, essaya-t-il par des tactiques souvent honteuses de chasser la langue française du pays de Québec. Le poète est touché de l'énergie qu'ont montrée nos père dans la sauvegarde de leur idiome, et comme un défi, il jette à l'Anglais ces vers vigoureux:

Les mots que tu voulais bannir du fleuve vert,  
Anglais, les entends-tu surgir comme une armée?...  
Tu rêvais d'un tombeau pour la langue opprimée,  
Mais, écoute... elle bruit de la mer à la mer <sup>18</sup>.

Les Canadiens n'avaient-ils pas les raisons les plus sérieuses de défendre leur langue contre ceux qui voulaient la leur enlever? C'est la langue française qui, la première, a salué la naissance de leurs champs et de leurs cités. Ses notes claires ont vibré partout, dans les plaines et sur les monts; et les explorateurs ont chanté ses gais refrains en descendant le cours des rivières laurentiennes. Dans les claires sonorités de leur langue ne survivait-il pas pour eux le coeur de la France?

La langue est l'enveloppe des traditions d'un peuple; prenez-lui sa langue, il est sans soutien, son âme est privée de la sève qui la faisait forte. Elle joue un grand rôle dans la formation de l'âme d'une race; véhicule d'une pensée, d'une philosophie, elle façonne le coeur et l'esprit d'une nation.

---

<sup>18</sup> Albert Ferland, Fierté de la langue française, dans L'Action Française, mars 1918.

L'amour du poète pour la langue française, dont il goûtait la beauté et l'harmonie, l'a poussé à écrire un poème à la gloire de cette langue douce et fière: Salut à la Langue française. Chapman a rendu hommage à la langue qui a "le chaud rayonnement des émaux florentins, le diaphane et frais poli des porcelaines" en des strophes souvent pompeuses et déclamatoires. Ferland, sur un ton plus sincère, loue les titres de noblesse de la langue des Racine, des Veillot et des Claudel.

Langue chère aux savants, aux rêveurs, aux mystiques  
 Tu créas pour le Beau des formes magnifiques;  
 Partout, tu sers la Foi, tu répands ses rayons,  
 Tu sèmes l'idéal au sein des nations 19.

Cette langue enluminée des plus riches couleurs, qui sait équilibrer sa grâce en des lignes parfaites, qui n'a rien de froid, de lourd dans sa beauté, veut qu'avec respect et constance on la serve. Le poète qui s'est fait le serviteur de cette langue avec une fidélité sans défaillance, pouvait écrire dans le poème ci-haut mentionné:

A tes seuls amoureux ta beauté se réserve  
 Il faut avec orgueil protéger ton cristal,  
 T'aimer comme Roland aimait sa Durandal.

C'est de toute son âme qu'Albert Ferland chante les douces harmonies de la langue qu'il aimait comme une mère et chérissait comme une épouse. Quand en 1930, la Société du Bon Parler Français à Montréal admettait Ferland dans ses rangs, elle rendait hommage au poète dont l'estime pour la langue française

---

19 Albert Ferland, La Langue française, dans La Presse, 28 février 1931.

était connue de tous.

Ferland a peu chanté la France contemporaine, la France qui continue toujours, selon les poètes de l'Ecole de Québec, à illuminer le monde, tel un phare guidant les marins dans la profondeur de la nuit... Le poète n'oublie pas le pays qui nous donna tant de héros, de saints, de martyrs; quand dans ses poèmes surgit le nom de la France, on le sent enveloppé de beaucoup d'admiration et d'amour. Mais le poète est tout d'abord un Canadien, et ses yeux et son coeur se tournent vers sa Laurentie, la France nouvelle.

Notre littérature doit être canadienne, c'est-à-dire qu'elle doit tirer son inspiration de ce qui touche de plus près à l'âme du peuple. Nous sommes français, nous avons une âme française, mais la nature canadienne nous a marqués de ses caractères propres. Elle a fait de nous des êtres qui se différencient de leurs frères de France. Si rien de français et de catholique ne nous est étranger, tout ce qui est canadien nous intéresse au plus haut point. L'écrivain canadien n'a pas à aller quérir à l'étranger des sujets encore inexploités. Sans se le défendre absolument, qu'il profite cependant de la richesse de la "matière canadienne". Qu'il choisisse des sujets où l'esprit canadien a plus de chances de s'affirmer avec originalité. "Débarrassons-nous donc, disait Louvigny de Montigny, de ces clichés d'exotisme et de tous ces procédés hétéroclites qu'il est d'ailleurs si malaisé d'utiliser à coup sûr.... Nos

jeunes littérateurs n'arriveront à rien en s'écartant de la nature canadienne <sup>20</sup>. L'écrivain canadien, comme tout autre, n'exprime bien que ce qu'il connaît. Vivant dans son pays, il le comprend, en sait l'histoire et les luttes, saisit l'âme du peuple, âme complexe, toute de foi, de volonté, de tristesse et de gaiété. Lui qui évolue dans une nature connue et aimée est à même de parler des choses de chez-nous mieux que tout autre. Il lui suffit de savoir utiliser le riche matériau qu'il a en main, de le transformer en oeuvre d'art. Ainsi l'ouvrage aura un caractère de vérité, point important qui manque presque toujours aux oeuvres des fervents de l'exotisme. Rappelons le mot d'Alphonse de Chateaubriant, l'auteur de ce chef-d'oeuvre régionaliste qu'est La Brière: "Pour écrire ce livre, j'ai vécu parmi les Briérons pendant plusieurs mois chaque année, parcourant le pays jour et nuit. Durant tout ce temps, j'ai pu assimiler la vérité profonde de l'âme, des moeurs et du paysage <sup>21</sup>."

Albert Ferland, avec tous les régionalistes, voulut une littérature typiquement canadienne. Parmi le groupe, il en est qui chantent les choses qui leur tombent sous les yeux: La Chapelle de Tadoussac (Fiset), Notre-Dame de Montréal (Lenoir); descriptions de spectacles familiers... Les Cloches de la Basilique (Evanturel); évocation de faits historiques... Le Canadien errant

---

20 L'Action Française, vol. 18, no 2, 1927, p. 77.

21 Frédéric Lefèvre, Une Heure avec..., 1ère série, cité dans L'Action Française, vol. 18, 1927, p. 80.

(Gérin-Lajoie). D'autres appuient davantage sur les sentiments que provoquent en eux les scènes du terroir: émotion à la vue d'un berceau (Legendre), la vieille horloge (Poisson). Un petit nombre fusionnent la description objective et la confidence subjective. Leur chef est Pamphile Lemay dont toute l'oeuvre se ramène à une impression: la douceur pastorale qui émane de la paisible vie des champs.

Les régionalistes se tournèrent vers nos braves gens de la campagne: ils décrivirent les coutumes de nos paysans, leurs labours assidus, le cadre de leurs activités. Lemay peint la vie du cultivateur, non seulement dans ses aspects extérieurs pittoresques, mais aussi dans ses traits profonds. C'est la physiologie morale qui l'attire surtout. Ferland se distingue de Lemay et des autres régionalistes qui se font volontiers confidentiels, si bien que l'on serait porté à croire que la description n'est là que pour fournir un motif à la confidence. Ferland s'est appliqué surtout à chanter la nature de son pays. Décrire la Nature canadienne dans sa beauté majestueuse et la faire aimer, tel semble être son but. Ce n'est pas qu'il se refuse à nous faire part des émotions qu'il ressent devant les grands arbres et les paysages de sa Laurentie. Dans tous ses poèmes, on sent un grand amour auquel s'ajoute un sens de l'observation que nul poète antérieur et de sa génération n'a possédé à un si haut degré.

L'abbé Lionel Groulx écrivait:

...Nous nous promenons en aveugles et en étrangers dans un paysage de beauté et de souvenirs. Fort peu parmi nous ont su se pencher sur le petit coin de terre pour en humer la poésie intime, la vertu inspiratrice, pour décrire ou chanter (la poésie) ce régionalisme de moeurs et de coutumes qui déjà se dessine un peu partout. Quand donc allons-nous faire cesser cette scission déplorable qui sépare nos âmes de la contemplation de notre pays <sup>22</sup> ?

Ferland s'est penché sur la Nature canadienne, il a ouvert sur elle des yeux pleins d'admiration et a voulu dire à tous que son pays est beau, vaste et varié.

Le sais-tu, Canadien, qu'il est beau, ton pays,  
Battu des mers, immense, et que le Nord regarde <sup>23</sup> ?

La Nature que Ferland a chantée est la vraie nature canadienne. C'est celle qu'il a connue et aimée, la nature de son adolescence à Hartwell, des Laurentides et des lacs Winago, Sucrierie, des Seize-Iles; c'est encore la nature du Mont-Royal dont les multiples sentiers lui étaient bien connus. Volontiers nous donnons raison à René Doumic qui nous dit que "les écrivains qui sauront peindre la nature sont pour la plupart ceux qui ont ouvert sur elle des yeux d'enfants, dans la joie des premiers émerveillements <sup>24</sup>".

Ferland mérite-t-il le reproche que l'on a fait maintes fois au poète canadien en général: qu'il ne réussissait pas à faire voir le paysage qu'il célébrait avec une ardeur aussi inlassable que Malheureuse? Les lacs canadiens, dans ses vers,

---

<sup>22</sup> Action Française, vol. 1er, no 2, p. 41.

<sup>23</sup> Albert Ferland, Le Canada chanté, I, p. 27.

<sup>24</sup> René Doumic, cité par Gabriel Faure, Paysages Littéraires, p. 124.

étaient semblables à ceux des autres pays, les forêts canadiennes à toutes les forêts: Forêt-Noire ou forêts de l'Inde. Le poète canadien, en définitive, s'est préféré à tout ce qui lui est extérieur. Désireux de parler de lui, il s'est donné presque toujours le premier rôle, et il n'a porté qu'une attention distraite à son entourage. La nature ne fut pour lui qu'un décor à ses états d'âme, et ce décor même fut souvent négligé.

Ferland a chanté sa patrie, non seulement parce qu'elle peut se glorifier de nobles origines et que des héros et des saints ont composé les plus belles pages de son histoire, mais parce qu'elle offre à ses fils de larges horizons, des lacs immenses et des forêts vierges.

Chaque peuple aime et peut chanter le sol qui l'a vu naître. Tout pays a sa beauté; mais, semble dire le poète, quand son pays est le Canada, ne peut-on pas le proclamer le plus beau de tous? Dans son poème Patrie, Ferland peint à grands traits le visage de ce pays qui doit faire l'orgueil de tout canadien.

Canada! Canada! terre immense et féconde,  
Nouvelle Gaule assise au bord du Nouveau Monde,  
Héroïque pays d'espérance et d'honneur,  
Sol vierge, caps géants, Mille-Iles, flots limpides,  
Généreuse nature, altières Laurentides  
Oh l'érable sans fin déroule sa splendeur <sup>25</sup>!

Si le poète n'oublie pas de rappeler à l'occasion le souvenir de ceux qui ont façonné l'âme de son peuple, comme l'ont fait les partisans de l'Ecole patriotique de Québec, il chantera

---

25 Albert Ferland, Le Canada chanté, I, p. 15.

surtout la majesté de la nature laurentienne. Il s'écrie devant le fleuve, joyau de sa patrie:

Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire  
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté!

Toujours pour rendre plus vif dans le coeur de ses compatriotes l'amour pour leur terre natale, Ferland chantera, dans La Terre canadienne, la grandeur de son pays, "battu des mers, immense et que le Nord regarde", que recouvrent des forêts illimitées et où s'étendent des plaines sans fin. Quand le printemps renaît, quand s'accroît la splendeur des bois innombrables et que l'image de l'érable se dessine aux yeux émerveillés, ce pays prend un air de jeunesse. Et quand les blés d'or et les avoines blondes balancent leurs têtes lourdes sous les feux de l'été, l'étranger regarde longtemps cette terre qui lui fait envie. Vient l'automne, le pays se colore. Les tons sanglants de ses érables se mêlent aux feuillages clairs de ses bouleaux. Ses forêts se couvrent d'un manteau de pourpre.

Le Canadien serait-il le seul à ne pas sentir un amour profond pour ce sol aux forêts vierges, aux plaines sans bornes? Le Canadien n'aimerait-il pas cette terre aux moissons dorées, ce pays qui connaît le renouveau printanier, les feux d'été, la gloire automnale et les neiges joyeuses? Le poète, lui, ne peut s'empêcher d'aimer un tel pays et il le chantera avec tout l'amour de son coeur, bien qu'il ait entendu résonner dans son âme cette triste voix:

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.

Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie.  
Célèbre si tu veux ma grave poésie,  
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain!

Ces paroles amères ouvrirent dans le cœur endolori du poète une blessure profonde; ces vers sont autant de sanglots que l'on entendit dans le Montréal de 1909.

Au berceement des vers, Poète, endors ta faim.  
Que la gloire du Rêve ennoblisse ta vie.  
Proclame qu'elle est belle et grande ta Patrie,  
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain <sup>26</sup>!

Mais le "barde primitif des vierges Laurentides" ne taira pas son chant. Prophète dédaigneux de fléchir le genou devant l'Or, il s'en ira comme un fou sur les "vierges collines" célébrer l'honneur de sa patrie.

Patrie! oui, ton enfant chantera ta beauté!  
Toi qui ne m'aimes pas, sois pour moi vénérable.  
Ceux qui sont morts pour toi m'ont légué leur fierté,  
Et me disent d'aimer la Terre de l'érable <sup>27</sup>!

Le culte rendu par Ferland à la patrie canadienne sera différent de celui des poètes patriotes de l'École de Québec et de la plupart des régionalistes. Lui qui écrivait dans La Patrie au Poète ces vers qui sont presque autant d'anathèmes:

Poète, le semeur ne se dit pas ton frère.  
.....  
Pour comprendre ton cœur et vivre ta fierté,  
Poète, mon enfant, il me faudrait une âme!  
.....  
Poète, ces grands Morts (les fiers Aïeux) ne revivent qu'en toi <sup>28</sup>,

---

<sup>26</sup> Idem, Le Canada chanté, II, p. 25.

<sup>27</sup> Idem, p. 27

<sup>28</sup> Ibidem, p. 25.

c'est plus le visage physique que le visage moral de la patrie canadienne qu'il chantera.

Ferland est le premier de nos poètes qui ait ouvert sur la nature canadienne des yeux pénétrants et qui l'ait chantée avec des mots de vérité. Comme Barrès, il aurait pu écrire: "J'ai besoin qu'un dialogue s'établisse entre moi, toutes les choses et tous les êtres <sup>29</sup>". Ferland fut surtout le chantre de nos arbres. La forêt canadienne a trouvé en lui l'interprète de sa solitude, de ses variations multiples et de sa vie intense. Dans le premier poème des Horizons, les Bois du Nord adressent au Seigneur une prière, qui est à la fois un tribut d'hommage à leur Créateur et une louange à qui fait "le pin sombre et géant, le pin vêtu de nuit, conquérant des falaises". Tour à tour, les sapins, ces immobiles rêveurs groupés dans la savane, les érables pourprés et les érables d'or, les bouleaux sveltes et tremblant aux moindres brises, présentent leur hommage à celui qui les a mis sans nombre à l'horizon. Les cèdres effilés, penchés sur les lacs bleus, les pins géants, les trembles au vert léger, les frênes au bois pliant, les ormes nobles, les "chênes coutumiers de régner sur les monts", louent et rendent gloire à l'auteur de la nature.

Gloire à Toi! les grands bois ont conquis l'horizon,  
De soleil altérés, de terre vierge avides,  
Sans fin leur multitude emplit les Laurentides,  
Propice au rêve obscur de l'ours et du bison,

---

29 Maurice Barrès, cité par Henri Clouard, Histoire de la Littérature Française, Du Symbolisme à nos jours, vol. 1er, p. 180.

Gloire à Toi! les grands bois ont conquis l'horizon <sup>30</sup>. Dans ce premier poème du Canada chanté, Ferland se révèle l'observateur qui saisit les détails caractéristiques. Nulle épithète pompeuse, pas d'emphase oratoire, mais une simplicité faite de grandeur. Il se montre un coloriste à la main habile, et au goût délicat. L'on voit ces grands habitants des forêts immenses exprimant leur gratitude au Dieu des solitudes. On rêve au passé lointain où l'homme n'avait pas encore troublé le calme des Laurentides et où les eaux du "Fleuve vert" coulaient entre des rives couvertes de bois sombres.

Le poète est saisi par la majesté des pins. Ces géants solennels dont nul ne sait l'histoire le font rêver; il voit leurs grands bras obscurs qui déchirent le jour, et, le soir, il admire leur gloire quand s'empourpre et tombe le soleil. En fin observateur, il a remarqué que les pins vivent en colonie et il note ce détail dans ce vers débordant de poésie:

Ici, nombreux et forts, les a groupés l'amour.

Soulignons le dernier quatrain du poème écrit à la gloire des grands pins de chez nous.

Rêveur, suspends ton âme au chant des pins poètes,  
Toujours chantant, toujours vibrant quand l'homme dort.  
Ecoute la chanson qu'en la terre du Nord  
Les pins chantent, baignés par les nuits violettes <sup>31</sup>!

---

30 Albert Ferland, Le Canada chanté, I, p. 9.

31 Idem, Le Canada chanté, II, p. 17.

Si les pins majestueux chantant dans les nuits tranquilles font rêver le poète, les bouleaux sont bien ses arbres préférés. Il aime leurs troncs tout blancs et penchés, leur feuillage vert tendre. Quand vient le printemps, il souffre de voir les bouleaux de la colline tarder à faire leurs branches vertes. Dans le poème Arbres blancs, le poète s'adresse aux bouleaux et leur pose cette question:

Pourquoi nul bourgeon neuf encore ne se dessine  
A vos branches, bouleaux jaillis de la colline <sup>32</sup> ?

Leur rappelant qu'avril les a pourtant baignés de clartés franches, il conclut que "c'est paresse et langueur de la part des bouleaux". Avec une familiarité qui révèle la communication de l'âme du poète avec l'âme de la nature, il presse ses chers arbres blancs d'avoir au plus tôt leur beauté verte. Que diront les oiseaux en voyant les bouleaux encore privés de leur robe verte?

Et les oiseaux entre eux diront: Sont-ils inertes,  
Ces arbres sans souci du plaisir des oiseaux!...  
Pour les faiseurs de nid soyez verts, les bouleaux <sup>33</sup> !

Privée de ses arbres, la nature laurentienne n'aurait plus l'aspect pittoresque qui fait son charme. Son visage perdrait ses traits les plus caractéristiques, sa beauté ne serait plus qu'un souvenir. Ferland apprécie l'oeuvre des arbres et il

---

32 Idem, Le Canada chanté, I, p. 21.

33 Ibidem, p. 22.

les exhorte, quand Mai revient sourire aux austères forêts, à se parer de leurs atours. Le poète veut que les Pins noirs et les Erables peuplent la plaine; en naturaliste qui n'ignore pas la vertu qu'ont les arbres de conserver l'humidité dans la terre et d'empêcher l'évaporation trop rapide des eaux, il rappelle aux grands arbres leur mérite.

Sans vous nos lacs géants se feraient misérables,  
Et les jours n'auraient plus le miroir des ruisseaux <sup>34</sup>.

Que les grands arbres "frangent d'un vert profond la fuite des prairies" et qu'ils sèment leur âme de fraîcheur au quatre vents, le Canadien s'extasiera peut-être devant la beauté de son pays et aimera davantage "ce sol unique au monde, où le ciel a versé ses dons les plus brillants", comme le chantait, en 1858, le barde de Québec!

Ferland a vu les arbres dans la majesté de leur floraison; le printemps, il a pressé les bouleaux de se vêtir de leur robe verte, mais il a aussi admiré le travail de l'automne dans la forêt laurentienne. S'il a senti le deuil des feuilles qui, tels des oiseaux blessés, tombent des branches nourricières, il n'a pas repris les thèmes des romantiques français et même canadiens qui, l'automne, aimaient à hanter les cimetières et les tombeaux pour fournir à leur mélancolie un riche aliment. Les poètes de l'Ecole de Québec associaient toujours automne à cha-

---

34 Albert Ferland, Le Canada chanté, III, p. 23.

rité pour les pauvres et à prière pour les êtres chers qui ne sont plus. Ferland rappelle que les feuilles, qui étaient autrefois la gloire de juin, affligent aujourd'hui les routes désertes de leur manteau souillé, mais il veut que les feuilles qui souffrent chantent dans leur malheur.

L'on sent parfois la tristesse du poète de voir les chênes, les érables et les bouleaux se dépouiller de leurs feuilles qui tombent en chantant leur propre chant funèbre, mais Ferland ne pouvait rester froid devant le tableau haut en couleur du grand artiste, l'automne laurentien. Ces jaunes, ces ocres, ces safrans qui chevauchent sur la cime des nobles futaies de la laurentie ravissent le poète. Cette symphonie de couleurs, cette exubérance de teintes ne font qu'augmenter son amour pour le pays qu'il chante.

Quand le feuillage clair du bouleau des collines  
Se mêle aux tons sanglants des érables rougis,  
O dis-moi si les bois dont la gloire s'achève,  
Plein du charme automnal, n'ont pas bercé ton rêve,  
Si tu n'as pas, poète, adoré ton pays 35?

La forêt fut pour le poète l'endroit où son rêve prit son essor avec plus de facilité. Nombreux sont les poèmes du Canada chanté qui furent composés sur le Mont-Royal. D'autres virent le jour sur les bords de quelques lacs des Laurentides où le poète aimait à passer ses vacances. Ferland aime la solitude, et la forêt est bien le lieu où le silence se fait plus

profond. La paix sacrée de ce vaste temple aux colonnes touffues et vivantes rend faciles la méditation et la contemplation. Au milieu de la solitude des pins figés, "songeurs pyramidaux", le poète se retrouve seul avec lui-même et il écoute attentif la voix de son coeur. Ce silence bienfaisant pénètre tant l'âme que le solitaire oublie les vains bruits de la foule et les mesquineries de ses frères humains.

Ferland a entendu la voix des grands arbres terrassés par la foudre, l'orage et la tempête. Le lourd linceul vert des troncs d'arbres couchés évoque pour lui les géants fauchés par la mort.

Devant tes fils tombés, ô Forêt sombre, un drame,  
Un combat de géants, s'évoque dans mon âme:  
La voix de ton passé monte de ces débris,  
Verts cadavres de pins, de mélèzes pourris<sup>36</sup>...

Un soir que le poète rêvait sur un mont solitaire, il lui semblait voir les grands arbres pensifs garder la Terre comme aux temps fabuleux où le Grand Esprit parlait à ses fils indiens.

Il entendit cette voix venant de la montagne:

Ne viens pas déranger les pins dans leur extase  
Passant que l'oiseau fuit dans son vol alarmé,  
Pour toi le monde vierge est un livre fermé.

Bientôt les paroles se changèrent en anathèmes:

Va-t-en vers les cités, chargé du poids des crimes  
Des hommes dont le fer a dépouillé nos cimes;  
Va pleurer sur le deuil des pays iroquois,

---

<sup>36</sup> Idem, Evocation en forêt, dans Mémoires de S. R. C., vol. 27, 1933, p. 84.

Sois le coeur poursuivi par la plainte des bois <sup>37</sup>!...

Ronsard a pleuré sur la forêt de Gastine:

Adieu, vieille forêt, adieu têtes sacrées...  
 Adieu, chênes...  
 Peuples vraiment ingrats, qui n'ont su reconnaître  
 Les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers,  
 De massacrer ainsi leurs pères nourriciers.

Le poète montréalais dut avoir, lui aussi, le coeur serré d'entendre la plainte des témoins d'un passé mystérieux. Sans doute, il n'était pas coupable des crimes de ses frères humains, il aurait pu protester et dire aux grands arbres morts ou vivants qu'il les aimait. N'admirait-il pas la cime altière des géants d'aujourd'hui, ne chantait-il pas leur silence et leur paix? Mais assumant les crimes de ses frères, il s'en alla, fatal rêveur, vers la Ville où sa race s'écrase. Et l'anathème de la montagne revenait sans cesse à son esprit:

Va pleurer sur le deuil des pays iroquois,  
 Sois le coeur poursuivi par la plainte des bois!...

Germain Beaulieu juge Albert Ferland comme le poète par excellence du Canada français. "Lui seul a vu, de son regard fulgurant, et tels qu'ils doivent être vus, nos lacs, nos bois, nos coteaux, nos érables et nos pins et tout ce qui forme la splendeur de nos paysages laurentiens <sup>38</sup>." Certes, Ferland a eu la hantise de la forêt et personne mieux que lui ne l'a rendue

---

<sup>37</sup> Albert Ferland, Anathème des montagnes, dans Mémoires de la S.R.C., vol. 20, p. 102.

<sup>38</sup> Germain Beaulieu, Nos Immortels, p. 106.

au Canada. Il a saisi le langage mystérieux, les voix murmurantes qui s'échappent et montent des puissantes ramures. Mais le poète s'est fait aussi le chantre de la nature laurentienne qui fête le retour des soleils printaniers et qui mûrit sous les feux de l'été ses fruits les plus beaux.

La terre qui a dormi pendant de longs mois sous un épais manteau de neige, les rivières prisonnières sous leur cuirasse glacée, les érables gelés par les froids piquants de l'hiver, appellent à grands cris le soleil libérateur.

La Terre canadienne a soif des grands matins.  
Bon Soleil, le sais-tu, c'est l'heure printanière!  
L'érable a son amour, et, sur les monts, les pins  
De leurs bras ténébreux appellent ta lumière 39.

Au pays de Québec, les corneilles sont des astronomes infailibles. Quand on les voit envahir les campagnes, surgissant on ne sait d'où, les sucriers se disent: "Aux cabanes!" Et de partout, on gagne la forêt. Avec l'arrivée des corneilles, la sève qui coule, on sait maintenant que le printemps est de retour, que les jours chauds ne tarderont pas à venir. Le paysan voit s'éveiller en lui de nouveaux espoirs. Il entrevoit déjà des forêts vertes, des semailles pleines de promesses et "la richesse des granges". Lisons ce quatrain de la belle pièce, Retour des Corneilles, qui traduit bien l'attente du paysan.

Sais-tu ce qu'il promet le cri de la corneille  
Inclinant son vol noir vers la cime des pins?

---

39 Idem, Le Canada chanté, II, p. 13.

Les vieillards sur le seuil iront prêter l'oreille,  
Et diront à leurs fils: Les beaux jours sont prochains <sup>40</sup>!

Une fois de plus, Ferland se révèle un poète typiquement canadien en chantant le retour des corneilles. Leur venue, en effet, après une longue absence, est toujours saluée avec joie au pays de Québec. Le campagnard qui a vu la première corneille annonce l'heureuse nouvelle à ses voisins et tous sont heureux, car ils voient déjà dans leur esprit des champs prêts aux travaux des semailles.

Nombreux sont les poèmes écrits à la gloire du printemps, ce "créateur de robes végétales". Il nous faudrait relire Terre nouvelle, petite pièce qu'Auguste Dorchain a qualifiée de parfaite, Seigneur Printemps où le poète se réjouit de voir à nouveau l'arbre décoré d'un manteau de jeunesse.

Seigneur Printemps, souris dans le bourgeon léger.  
L'Heure chante et l'oiseau d'un pépiement t'accueille.  
La fleur des pommiers blancs sur tes pas va neiger <sup>41</sup>.

Ferland a chanté le magnifique travail de la nature au printemps. Cette vie nouvelle ne pouvait que réjouir le poète, friand de verdure, de fleur, de soleil. S'il note avec joie, dans une promenade sur le Mont-Royal, qu'un petit saule remue ses minuscules feuilles naissantes, s'il s'arrête pour saluer la sanguinaire et les pissenlits, son bonheur sera grand de con-

---

<sup>40</sup> Idem, Le Canada chanté, I, p. 17.

<sup>41</sup> Albert Ferland, Seigneur Printemps, dans Les Soirées de l'Ecole Littéraire de Montréal, p. 143.

templer, aux beaux jours de l'été, les virginales marguerites, les violettes, le mélilot, l'aubépine, la verge d'or et la chicorée. Mais toutes ces fleurs supplantent les pissenlits. Le poète se fait l'interprète de l'âme de ces pauvres dédaignés, qui recevaient des hommes, au printemps, l'accueil le plus doux. Il prête ces mots aux pissenlits:

Aujourd'hui, au coeur de l'été, pourquoi passez-vous parmi nous comme si vous ne nous connaissiez pas? Vous êtes des ingrats! Si notre beauté pouvait connaître la haine, nous serions tentés de vous priver de notre humble jaune, le printemps prochain. Vous verriez comme mai serait triste sans pissenlits<sup>42</sup>!

Quel bon coeur que celui de ce poète qui se penche encore, au milieu de la belle saison, sur l'humble fleur jaune qui étoilait l'herbe neuve du printemps! L'ingratitude n'a pas de place dans l'âme de ce chantre de la nature laurentienne, qui célèbre tant la majesté des érables que la simplicité de l'humble fleur.

Albert Ferland fut le premier d'entre nos poètes, qui découvrit la verge d'or, le héron et les ouaouarons. Dans un poème de huit quatrains d'octosyllabes, il chante la petite fleur d'or. Le rythme se fait léger comme les bourdons et les guêpes qui viennent la célébrer dans la lumière.

O Verge d'or, prends les chemins  
Glisse ton or dans les clôtures,  
Fais à nos près fines guipures

---

<sup>42</sup> Idem, Bibliothèque des jeunes naturalistes, tract no 74, janvier 1944, p. 2.

Jaunis l'abandon des ravins <sup>43</sup>.

Que le laboureur fasse la guerre à cette fleur d'or, fléau de ses terres, la chose est compréhensible; mais ne cherchons pas noise au poète, qui saisit le langage des êtres, de s'être penché sur elle pour nous en dire la grâce.

Moi, je chante où tu fourmilles.  
Je songe, ô fleur, que tes jets blonds,  
Malgré le faiseur de sillons,  
N'en font pas moins rêver ses filles.

Si à Saint-Benoît, dans "La Frenière", Ferland a vu pululer la verge d'or, ses regards se sont posés aussi sur la renoncule qui pique le foin mûr des prairies. Dans vingt-quatre alexandrins à rimes plates, il nous décrit cette "grâce de fleur" qui crible les moissons et pastellise la route. Nous ne lisons pas une description de fleurs anonymes faite avec force détails livresques. Ferland ne décrit et ne chante que ce qu'il a vu et aimé; de là une observation véritable, une âme toute de sincérité, insoucieuse de savoir ce qu'ont senti les autres. Citons ces quelques vers qui révèlent à la fois l'artiste et l'observateur minutieux:

Partout dans les matins cette fleur se déclôt,  
Domine le chardon, le foin, le mélilot,  
Hissant son bleu de ciel, sa rondelle légère,  
Dans son tendre bonheur de boire la lumière <sup>44</sup>.

Pendant l'un des séjours qu'il fit dans les Laurentides,

---

<sup>43</sup> Ibidem, p. 2.

<sup>44</sup> Albert Ferland, La Chicorée, dans Mémoires de la S.R.C., vol. 29, p. 110.

le poète s'en est allé, à la pointe du jour, au bord d'un lac, surprendre quelques secrets de la nature, écouter le silence des bois et assister au bain de l'aurore dans les eaux encore endormies. Un héron bleu attira l'attention du solitaire matinal.

Dès l'aube un héron bleu s'est figé comme un jonc  
 Sur le bord du lac vierge où son image plonge,  
 On le dirait surpris par le philtre d'un songe,  
 Evadé du réel, béat sur son pied long <sup>45</sup>.

Pour réussir cette peinture réaliste, il faut réellement avoir vu et observé un héron. Les traits notés: figé comme un jonc, béat sur son pied long, sont d'un contemplateur, et le sonnet entier est d'un artiste. Soulignons le dernier vers que n'eût certes pas boudé le grave Boileau:

Et svelte dans l'aurore, il incarne la Faim.

Ferland a aussi chanté les grenouilles, qui remplissent les nuits d'été de leurs notes grêles et sans cesse recommencées. En six quatrains d'alexandrins à rimes embrassées, le poète nous dit l'impression qu'ont produite sur lui les chants des grenouilles des soirs de ses douze ans. Il ne manque pas de peindre d'une façon remarquable le moment du jour où les cris des batraciens commencent à fuser.

Quand l'arbre enténébré dans les lacs semble choir,  
 Grenouilles que la mort des soleils fait poètes,  
 Vos chants, tels des adieux à la fuite du soir,  
 Surgissent, solennels, au bord des eaux muettes <sup>46</sup>.

---

<sup>45</sup> Idem, Le Rêve du Héron bleu, dans Mémoires de la S.R.C. vol. 25, 1931, p. 1.

<sup>46</sup> Albert Ferland, Le Canada chanté, III, p. 18.

La dernière strophe du poème est d'un poète dont l'enfance fut fortement saisie par la nature canadienne, et qui s'est appliqué, dans l'âge mûr, à reproduire avec art les images jadis burinées dans une imagination neuve.

Ah! vos cris d'autrefois, grenouilles de chez nous,  
A jamais regrettés, traversent ma mémoire;  
Toujours dans mon esprit, religieux et doux,  
Regardent vos yeux d'or vers des soirs pleins de gloire!

Ferland a aimé les ciels d'automne, l'étirement des brumes sur les coteaux, et les cris lointains des plongeurs, qui s'égrènent comme un rire dans la solitude froide des matins automnaux. Ses yeux ont vu, ainsi "qu'un fleuve d'or,"

Fuir la zone des bois jaunes le long des pentes.

Le poète rend gloire à l'automne qui empourpre les sumacs, mais il connaîtra le deuil de l'érable et du chêne; il verra avec regret s'ajourer les arbres carmins et le dernier il viendra pleurer les feuilles mortes.

Ferland ne fut pas le poète de l'hiver canadien. La nature revêtue de son manteau blanc n'eut pas l'heur d'inspirer des poèmes que nous aurions aimé lire. Il s'est contenté de nous dire la paix des soirs d'hiver dans la maison du paysan canadien et de décrire quelques scènes vivantes de la froide saison.

Le campagnard qui se repose pendant la "saison morte", se plonge souvent dans un rêve bien doux.

Tout parle au paysan dans le calme des soirs,  
Quand veillant sous son toit il effeuille la vie,

Repense son labeur et se berce d'espoirs,  
Que la terre s'évoque en longue rêverie <sup>47</sup>...

L'hiver amène avec lui les "Fêtes" et le Mardi gras. Ce dernier jour était marqué, par nos grands-pères, de grandes réjouissances. Le poète fut-il témoin de ces visites que l'on se faisait entre parents, voisins et amis? Il semble bien, puisque nous retrouvons dans ses huitains d'octosyllabes la joie et l'entrain qui régnaient pendant ce temps du Carnaval. En un mot, Ferland nous a décrit en vers légers la scène vivante que nous devons au crayon habile de Massicotte.

Dans Chanson des Raquetteuses, le poète évoque le plaisir que se procuraient jadis bon nombre de garçons et filles de chez nous: une promenade en raquettes dans l'air sec d'une journée d'hiver.

Trois jours chez-nous il a neigé.  
L'Hiver enfin blanchit la terre!  
Voyez déjà dans la "Frènière"  
Courir Odile au pied léger,  
La brune Adèle et Nicolette!...  
Le temps est beau  
Sur le coteau.  
Vole, raquette <sup>48</sup>!

<sup>47</sup>

"Si les Canadiens avaient été païens, écrivait Mgr Touchet remontant le Saint-Laurent, ils auraient adoré leur fleuve, comme les Egyptiens adorent le Nil." Sans l'adorer, nous sen-

---

<sup>47</sup> Idem, Songerie d'hiver, dans Mémoires de la S.R.C., 1940, vol. 34, p. 50.

<sup>48</sup> Albert Ferland, Chanson des Raquetteuses, dans Les Soirées de l'École Littéraire de Montréal, 1925, p. 149.

tons bien cependant que ce cours majestueux joue un premier rôle dans notre vie nationale, et nous avons le sentiment que notre fleuve devra servir comme d'armature à ce poème de longue haleine, à l'épopée à la façon de Homère et de Dante que nous attendons des poètes canadiens futurs. Charles Gill rêvait d'une telle épopée et c'est en 1909, le 24 février, qu'il se mit résolument à l'oeuvre. Le poète devait, accompagné de la France personnifiée, remonter le Fleuve jusqu'à sa source et chanter tous les lieux historiques illustrés par nos ancêtres. L'on sait que Gill modifia son plan et que le poème inachevé est connu sous le nom de Cap Eternité.

Ferland ne rêva pas d'écrire une épopée à la gloire de notre fleuve, mais il voulut célébrer sa grandeur et sa beauté. Dans Le Devoir du 16 décembre 1916, paraissait le Saint-Laurent, poème de quatre-vingt-deux vers à rimes plates. On retrouve la pièce dans Les Soirées de l'Ecole Littéraire de Montréal. Dans la première partie du poème, Ferland décrit le fleuve qui, dans la paix de l'aurore, "confond son opale avec le bleu du ciel". Il a compris le langage du "Passant éternel" car le fleuve parle à qui s'éprend de sa "puissance claire". N'est-ce pas lui qui chante à l'Océan le poème du Canada, qui proclame ses cités, ses terres fertiles et porte à l'univers le don des blondes moissons? Et la voix de ses flots nous redira toujours les plus belles pages de notre histoire. Dans la dernière partie du poème, Ferland chante la gloire de son fleuve aimé.

Fleuve où chantent les mots d'une Mère bénie,  
Quand c'est toi qu'on célèbre on voudrait du génie,  
On voudrait pour crier tout l'orgueil laurentien  
La splendeur de Mistral, ou l'art virgilien.

Le Fleuve Primitif raconte la conquête du fleuve par l'homme. Le poète évoque ces temps lointains où le grand "Fleuve introuvé" déployait sa majesté sous l'oeil noir du héron. Un jour, sur la rive, surgit l'homme apportant avec lui le feu, l'arc et la pierre aiguisée.

O Fleuve, ce chercheur d'horizons et de grèves,  
Esclave de la faim, dominé par ses rêves,  
De quels cris étonnés dut-il troubler les bois  
Quand ton bleu lui sourit pour la première fois <sup>49</sup>!

L'homme voulut vaincre les flots murmurant devant lui. Avec l'écorce blanche du bouleau, affermie de bois mince, avec de souples racines, il se fabriqua une nacelle dont il "modela les contours sur le cygne neigeux". D'un jeune érable il fit un aviron et

Ce jour-là, Fleuve, tu connus ton premier maître.

Albert Ferland a chanté toute la nature canadienne, en particulier la forêt dont il avait la hantise, mais son regard a plongé dans le passé mystérieux où sous les grands chênes et les pins altiers bivouaquaient les tribus errantes des races indiennes. Tout ce qui avait trait aux Sauvages de l'Amérique l'intéressait beaucoup, et sa bibliothèque contenait une collection considérable de livres écrits dans les divers dialectes in-

---

<sup>49</sup> Idem, Le Fleuve Primitif, dans Mémoires de la S.R.C., vol. 20, 1926, p. 99.

diens du Canada: dictionnaires, livres de prières, catéchismes.

Le souvenir de Canard blanc, l'Algonquin qu'il a connu et aimé, lors de son séjour au Lac Simon, ne s'est jamais effacé de son coeur. Ferland voit les ancêtres de ces races presque disparues de nos jours, courir les bois et chasser l'orignal et le cerf. Et les cris de ces peuples pleurant et redemandant leur patrie résonnent dans son âme.

Sur les côtes, parmi les chênes, vers la grève,  
L'âme iroquoise pleure et me dit son pays <sup>50</sup>.

Son amour pour les premiers habitants de notre pays lui a aidé à comprendre l'âme de ces peuples primitifs. Aussi a-t-il trouvé les mots justes pour traduire les dernières paroles de Joseph Chia tenha, rapportées par le Père Vimont. Cette petite pièce de quatre quatrains d'alexandrins à rimes croisées est d'un primitivisme délicieux.

Ainsi Sewendio, toi qu'enfin je connais,  
Es-tu maître de nous hommes, tes créatures,  
Et tel tu l'es ce jour, ô toi qui nous as faits,  
Ainsi tu le seras dans les lunes futures <sup>51</sup>.

L'esprit du poète s'est porté vers les grands espaces blancs septentrionaux. Le fait qu'une de ses soeurs était missionnaire au grand Lac des Esclaves n'est peut-être pas étranger à l'inspiration de la Berceuse Atoena. Plusieurs ont vu dans cette pièce une plainte voilée du poète à qui l'hiver de 1909 fut particulièrement pénible. Cette berceuse, mise en musique

---

50 Albert Ferland, Le Canada chanté, I, p. 14.

51 Idem, Le Canada chanté, II, p. 15.

par Maurice Dela et publiée par Edmond Archambault, passe souvent sur les ondes canadiennes. Le nom de Ferland restera attaché à cette pièce si maternelle, si douce et si triste à la fois.

Mon petit, j'ai le coeur en peine!  
 Que fait-il donc si loin de nous  
 Kouskokrala, chasseur de renne?  
 Ah! qu'il est longtemps, mon époux!...  
 Mon petit, j'ai le coeur en peine!...

Xami, Xami, dors doucement;  
 Xami, Xami, dors, mon enfant 52!

Poète de chez nous, Ferland l'est encore quand il chante sa ville natale, le grand Montréal. Il était dans les desseins du poète de publier, en 1942, à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de Montréal, un recueil de poèmes consacrés à la ville de Marie. La maladie l'empêcha de mettre la dernière main à cette oeuvre; son fils Jules édita, en 1946, le dernier livre du Canada chanté, Montréal ma Ville natale. Le poète rappelle le souvenir des héros et des saints qui ont entouré le berceau de Ville-Marie. Peu de cités, en effet, peuvent se glorifier de si augustes origines.

Ah! voilà bien la Ville unique en sa naissance,  
 Dont le premier autel s'érige près des bois;

.....  
 Et dans le monde vierge elle aura ses berceaux,  
 Elle aura ses martyrs, ses semeurs, ses héros,  
 Et pour la protéger le nom de Notre-Dame 53.

---

52 Ibidem, p. 22.

53 Albert Ferland, Le Canada chanté, V, p. 36.

Après avoir évoqué la belle société d'autrefois, le poète de Montréal décrit l'aspect de sa ville au siècle dernier. Il voit la petite Rivière qui glissait au pied du Champ de Mars, l'ancienne Rue Notre-Dame, le jardin Legris longeant la rue Saint-Denis côté est, l'ancienne place Neptune. On sent dans plusieurs pièces le regret du poète de voir disparaître tout ce qui rappelle le "passé charmant" de la ville. Il ne prise pas le "Progrès niveleur, sans pudeur" qui ne voit plus la beauté d'une chapelle ancienne, pour qui le bel arbre n'est plus qu'un inutile ornement. Dans de nombreux poèmes, Ferland dénonce le bruit assourdissant de la grande ville moderne, si néfaste à la rêverie poétique. En somme, Montréal, ma Ville natale est un hymne au vieux Montréal: à la cité des saints et des héros, à la ville de l'enfance et de la jeunesse du poète.

Nous nous proposons au début de ce chapitre de montrer la contribution de Ferland au mouvement en faveur d'une littérature nationale, c'est-à-dire d'inspiration canadienne. Nous avons passé en revue les différents thèmes de Ferland seconde manière, et le lecteur conviendra sans doute avec nous que nous pouvons dire que Ferland est un régionaliste, non pas dans le sens étroit du mot, tel que pourraient l'entendre quelques-uns qui se sont faits à l'idée que pour être régionaliste, il fallait décrire le vieux ber, la vieille maison, le vieux hangar, la clôture de pieux, la rentrée des vaches, etc.

Le barde des Laurentides fut un "canadianisant" ou mieux encore un "nationalisateur" en ce sens qu'il puisa son inspiration non pas seulement dans sa Laurentie mais dans son pays tout entier. Le poète a chanté sa langue, sa foi et surtout les forêts de son pays qu'il a interrogé dans son présent et son passé. C'est dans ce sens très large que nous disons qu'il fut un régionaliste. De nombreux extraits sont venus corroborer notre assertion.

Il se distingue des autres régionalistes qui ont surtout décrit les vieilles choses de chez nous, les moeurs et les coutumes des bonnes gens de nos campagnes, tout en gardant le droit d'exprimer les émotions ressenties devant la grandeur et la sublimité de l'âme paysanne. Ferland fut surtout un paysagiste; la nature de son pays trouva en lui son chantre le plus aimant. Il eut des imitateurs, car il était digne d'être suivi.

## CHAPITRE IV

### L'ARTISTE

Il est une loi curieuse qui gouverne les écrivains comme tous les autres qui se livrent à l'art, c'est qu'ils commencent toujours par ne point se connaître. Pour acquérir la connaissance d'eux-mêmes, il leur faut s'essayer, tenter de multiples épreuves; et ce n'est qu'après des échecs et des succès qu'ils sont en mesure d'opter pour un genre ou un autre, d'user de tel ou tel procédé.

Ferland ne dérogea pas à la loi; nous avons pu le constater dans le chapitre deuxième qui traite des premiers essais du poète. L'on sait qu'il s'essaya à la poésie épique religieuse, à la poésie intime, d'épanchement, qu'il tenta de jongler un peu à la Hugo, mais que les succès furent rares. Dans les Femmes Rêvées, l'art du poète s'est de beaucoup amélioré, mais l'on sent que Ferland n'est pas encore dans sa voie.

C'est en 1908, quand parurent les Horizons, livre premier du Canada chanté, que Ferland faisait son entrée officielle dans nos lettres. Et les autres oeuvres qui suivirent révélèrent toujours l'artiste en pleine possession de ses moyens. Nous avons étudié au chapitre troisième les principaux thèmes de Ferland, il ne nous reste qu'à considérer en lui l'artiste. Nous négligerons ses premières oeuvres qui sont plutôt d'un apprenti, pour nous attarder au Canada chanté et aux nombreuses

pièces enfouies dans les Mémoires de la Société Royale du Canada. Pour juger des possibilités d'un poète, le critique ne doit pas trop tenir compte de ce qu'il a fait de moins bien, mais tabler surtout sur ce qu'il a produit de meilleur.

Comme chaque poète a sa propre conception de l'art, qui influence son oeuvre, nous rechercherons les idées de Ferland sur son métier pour étudier ensuite sa manière de rendre sa vision personnelle des choses. Nous soulignerons les procédés rythmiques et verbaux de ce poète qui, l'un des premiers chez nous, montra une connaissance assez profonde de son métier.

Ferland, que la nature avait fait timide à l'excès, ne trouva pas dans la compagnie des hommes le réconfort que cherche le coeur humain. Il vécut solitaire, au milieu de sa famille, n'entretenant que de rares relations avec les autres écrivains. Aucun poète ne fut plus effacé, plus modeste. S'il fréquenta quelques sociétés, il ne prit jamais la parole pour exprimer son opinion. Admis à la Société Royale du Canada en 1928, il ne parut à aucune réunion <sup>1</sup>. Est-ce par raison d'économie qu'il ne se rendit jamais dans la capitale? Je crois qu'il faut surtout voir là un effet de sa gêne. Il se contentait de faire parvenir à la Société quelques poèmes qui comptent parmi ses meilleures productions. Ce petit homme grêle qui ne paraissait guère son âge, qui fuyait les hommes, qui exerçait à l'Hôtel des

---

1 Note fournie à l'auteur par Mgr Emile Chartier.

Postes le métier de dessinateur, ne vivait que pour son art. En famille, il parlait peu; il n'était vraiment à l'aise que dans la forêt, au milieu des arbres qu'il a si bien chantés, ou dans la solitude de sa bibliothèque où il polissait des vers qui lui assurent une place honorable dans le royaume de nos lettres.

Peu de nos littérateurs ont placé aussi haut qu'Albert Ferland leur culte de l'art. L'on sait très bien que nos pères de l'Ecole de Québec ne mirent guère la préoccupation de l'art en première ligne de compte: leur littérature en était une d'action. Ils étaient conscients de leur mission d'apôtres, de défenseurs de leurs droits, de gardiens des traditions les plus profondes de notre peuple; le souci de l'art hantait peu d'esprits. Quand on avait chanté les gloires nationales et la France dans des strophes déclamatoires, pleines d'épithètes gonflées de ferveur patriotique, on était conscients d'avoir produit une oeuvre durable. En un mot, chez les pionniers de nos lettres et même chez les partisans de l'Ecole de Québec, on concevait moins la littérature comme une oeuvre d'art que comme une oeuvre utile, nécessaire. Et à une époque de foi religieuse capable de transporter les montagnes, il eût été surprenant que l'on ne confondit pas livre bon et livre beau. L'écrivain canadien devait faire oeuvre positive d'apostolat, sous peine de déchoir dans l'esprit de ses coreligionnaires et de se voir traiter d'écrivain futile ou neutre.

Cette conception du rôle de la littérature, sans être

tout à fait opposée à l'épanouissement de l'art, ne le favorisait certes pas. Mais ne répondait-elle pas aux besoins de l'heure? On l'a répété maintes fois et il sera toujours vrai de le dire, les Canadiens ont tout d'abord pensé à survivre, à résister. Les impérieuses nécessités de l'heure leur commandaient en premier lieu de défendre leur existence, de conquérir leurs droits à une vie nationale, pour franchir ensuite les frontières québécoises et essaimer dans les provinces voisines. L'on comprend que sur le coup de rudes réalités, les Canadiens transformèrent plutôt leur plume non pas en une flûte égrenant ses notes aiguës dans le calme des soirs laurentiens, ni en un pinceau fixant sur la toile les traits pittoresques des paysages de leur pays, mais en une épée vaillante qui ne devait pas ménager les coups à l'adversaire. Quand il est temps de combattre, il ne sied pas d'écouter la plainte de son cœur, ou de laisser son imagination composer des formes, si belles soient-elles; la plume, nouvelle Durandal, doit frapper d'estoc et de taille. Si nos pères avaient donné dans les divertissements frivoles, s'ils n'avaient recherché que la satisfaction de l'art pour l'art, en un mot, s'ils se fussent désintéressés de la cause de la survie française, le verbe de France ne fleurirait peut-être plus sur les bords du "Fleuve vert".

Quand une nation jeune se trouve face à un conquérant, il est naturel que sa littérature devienne une arme de combat; "alors les préoccupations d'ordre utilitaire et moral l'empor-

tent sur le désir de procurer des plaisirs esthétiques ou des divertissements dérobés à l'action" <sup>2</sup>. Y a-t-il lieu de nous surprendre alors que les livres relevant uniquement de la littérature tardèrent à apparaître chez nous? Et lors même que l'on voulait faire oeuvre littéraire proprement dite, ne chantait-on pas encore les héros français et canadiens et les plus pures gloires de France? C'était mettre sa plume au service de la cause patriotique, exalter le sentiment national, accroître l'amour des Canadiens pour leurs ancêtres et pour les preux morts pour la défense de leur patrie. Les poètes de l'Ecole de Québec ont célébré dans des strophes sans fin et pompeuses ceux qui ont fait notre histoire. Nous avons eu de vrais poètes à l'inspiration souvent abondante et élevée, mais la plupart se souciaient peu de faire oeuvre d'artiste.

L'Ecole de Montréal se distingue surtout de celle de Québec par un plus grand souci de la perfection de la forme et par une plus grande variété d'inspiration. On fréquente les parnassiens et on rêve de sculpter sa propre Vénus dans le marbre le plus pur. Albert Ferland fait partie du groupe et manifeste de bonne heure son amour pour l'art, sa répugnance pour le banal, pour le travail inachevé. Louvigny de Montigny, secrétaire de l'Ecole Littéraire, écrivait dans le Procès-Verbal de la séance du 29 octobre 1896: "M. Ferland, qui plane toujours dans les

---

<sup>2</sup> Séraphin Marion, Les Lettres Canadiennes d'Autrefois, vol. 7, p. 34.

régions plus vastes et plus éthérées, n'admet pas qu'on écrive prosaïquement, et, même dans une critique, étude prosaïque, s'il en est, il s'envole<sup>3</sup>". Voilà bien caractérisé le poète du Canada chanté, si l'on prête au verbe envoler le sens de: culte du travail bien fait et fuite du terre à terre, du banal, du vulgaire.

Ferland fut un timoré qui n'était jamais content de son vers. Son culte de la beauté le portait à polir et à repolir ce qu'il avait auparavant laissé comme achevé. Aucun n'a suivi avec plus de docilité le conseil du docte Boileau:

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;  
Polissez-le sans cesse et le repolissez;  
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez<sup>4</sup>...

Quand le poète du Canada chanté croit sa pièce terminée, pas un vers ne reste du poème d'abord conçu. Il n'est pas de ceux qui se contentent des premières ébauches, bien que les siennes fussent d'assez bonne venue. "Le vers, disait-il, est une oeuvre d'art, il suppose l'excellent, la pureté et l'expression<sup>5</sup>".

Ferland n'ignorait pas que tous les artistes doivent se soumettre, et longuement, à l'inéluctable loi du travail. La Fontaine disait: "C'est le fonds qui manque le moins, et il ajoutait aussitôt: "Aide-toi, le ciel t'aidera". L'étude, l'ob-

---

<sup>3</sup> Louvigny de Montigny, cité par Maurice Hébert, Et d'un Livre à l'autre, p. 158.

<sup>4</sup> Boileau, Art Poétique, I, 172-174.

<sup>5</sup> Note fournie à l'auteur par Mme Albertine Ferland-Angers.

servation et la réflexion, le travail en un mot, devrait être le mot d'ordre des écrivains: poètes ou prosateurs. L'Artiste qui possède le fonds d'une oeuvre ne doit pas attendre de l'extérieur la forme, "le coup de soleil qui fera germer le chef-d'oeuvre".

La poésie est un art, et soumise à la loi de tout art: inspiration et travail. Il est rare en effet qu'un artiste, peintre, poète ou autre, atteigne sans effort à la vision parfaite. Ferland savait que l'on naît poète, qu'on ne le devient pas, et il aurait sans doute répondu à ceux qui ne comprennent pas qu'un artiste puisse être astreint à la dure loi du travail, que l'homme qui a reçu des dons doit les faire fructifier. L'artiste ne doit s'accorder de repos qu'il n'ait donné le meilleur de lui-même. Seuls les écrivains qui comprennent la nécessité de travailler, de connaître à fond les ressources de leur art, et de les utiliser, produiront des oeuvres durables parce qu'elles auront été faites avec le temps. Le temps ne conserve pas ce qu'on fait sans lui. "Le poète, disait Ferland, doit être dur pour lui-même, s'imposer une discipline sévère dans son labeur <sup>6</sup>." Lui qui écrivait encore dans une lettre: "Un beau vers est une victoire autant du labeur technique que de l'inspiration", n'aurait certes pas souscrit à la déclaration du barde d'Arthabaska:

---

<sup>6</sup> Note fournie à l'auteur par Mme Albertine Ferland-Angerz.

Mes vers d'ailleurs n'ont qu'un mérite:  
C'est de n'avoir coûté ni longues nuits, ni pleurs,  
Et d'avoir été tous enfantés sans douleurs <sup>7</sup>.

Ce n'est pas à dire qu'un beau vers demande invariablement beaucoup de peine à son auteur, mais quand tout un poème est de bonne facture, quand nous lisons bon nombre de vers limés mais qui ne sentent pas l'huile, nous sommes en compagnie d'un véritable artiste qui ne craint pas de multiplier ses efforts pour cacher son travail. L'on ne saura jamais tout le mal qu'ont coûté aux maîtres les oeuvres qui procurent les plus grands plaisirs esthétiques. Il est cependant bon de retenir qu'un artiste se montre d'autant plus sévère pour lui-même, plus exigeant, qu'il est près de la perfection.

Pour Ferland et pour tous les vrais artistes, l'art est un lent accomplissement, une longue patience. Il doit puiser aux sources pures, exprimer la vie et plus que la vie. L'art doit réaliser ce dont elle ne donne que des ébauches fragmentaires. Elle est un album à feuilleter, une collection de thèmes pour l'inspiration, une matière première. Le poète doit faire un choix dans les thèmes qui s'offrent à lui, car tous ne l'inspirent pas au même degré. Nul poète ne fut plus consciencieux qu'Albert Ferland. Il ne s'est pas escrimé sur tous les thèmes. Suivant le conseil du fabuliste: "Ne forcez pas votre talent, vous ne feriez rien avec grâce", il n'a pas aligné de vers sur

---

<sup>7</sup> L'Opinion Publique, 1er juin 1873, p. 263.

un sujet qui ne l'inspirait pas. Et même, nous voyons cette sincérité transparaitre encore dans le peu d'envergure des pièces du Canada chanté. Il lui aurait certes été facile de multiplier les strophes à la Crémazie, à la Fréchette ou à la Chapman, mais le vide lui faisait horreur. Quand il n'avait plus rien à dire, il ne trouvait rien de mieux que de se taire. Nul ne fut moins loquace que le poète Ferland. Le 2 octobre 1909, il écrivait à l'abbé Camille Roy:

Il faut être patriote pour m'encourager si chaleureusement à chanter la Patrie, et, surtout, pour me reprocher, bien délicatement d'ailleurs, le peu d'ampleur et la rareté de mes chansons. Oui, mes chansons sont brèves. Je le regrette avec vous. Pour les faire plus amples et plus nombreuses, ni l'enthousiasme, ni le coeur ne font défaut. Il me manque seulement, et c'est beaucoup, croyez-le, un grain de génie<sup>8</sup>.

Si Ferland n'ignorait pas que l'oeuvre poétique relève en bonne part du labeur critique, il savait aussi que le poète doit faire passer dans ses vers le feu sacré qui le dévore, l'inspiration sincère et profonde qu'il éprouve. Si je ne sens pas l'inspiration latente sous la forme, si en lisant les vers, si parfaits soient-ils, du versificateur, je ne me sens pas soulevé vers les hauteurs où devait m'élever l'artiste, je suis en droit de conclure que le poète, ou bien que son idéal ne l'a pas inspiré ou bien que l'expression a trahi la vision. La valeur d'un poème dépend de la perfection de la forme, mais aussi de la valeur de l'inspiration. Le sujet compte peu, car l'ins-

---

<sup>8</sup> Lettre conservée aux Archives de l'Université Laval.

piration peut faire vivre le thème le plus banal. Les exemples sont multiples chez Hugo.

La forme n'était jamais, pour Ferland, trop soignée, trop parfaite:

Fuis la facilité d'un labeur mol et lâche;  
Sois un âpre ouvrier, amoureux de sa tâche <sup>9</sup>,

mais il n'était pas en faveur d'une poésie froide qui n'aurait consisté qu'en un sertissage de perles, qu'en une fusion de pur métal:

Choquer, sertir des mots n'est pas oeuvre vivante <sup>10</sup>.

La poésie ne vit pas seulement de perfection métrique, mais comme le disait Ferland à Jean Charbonneau: "La forme ne peut être indépendante de l'idée; la forme ne peut se produire sans idée, et l'idée sans la forme. L'âme a besoin du corps, le corps a besoin de l'âme <sup>11</sup>".

Le poète qu'un sujet inspire, doit donner forme à son inspiration. Il doit rechercher la beauté pour elle-même, avec une impartialité complète, un désintéressement parfait. Son intelligence se fait critique; elle discerne dans le tourbillon du poème naissant les éléments à conserver et ceux à rejeter; elle distribue les masses, elle joint les vocables, elle touche

---

<sup>9</sup> Albert Ferland, La Muse te veut seul, dans Les Soirées de l'Ecole Littéraire de Montréal, p. 141.

<sup>10</sup> Ibidem, p. 141.

<sup>11</sup> Jean Charbonneau, Des Influences françaises au Canada, vol. 2, p. 97.

elle vérifie. Pas de place pour les buts mesquins. Ferland ne considéra jamais l'art comme un moyen de lui rapporter le vulgaire métal, mais il s'est, de bonne heure, attaché à cette pensée que le seul culte de la poésie était la récompense suprême. Atteindre à la perfection par un travail consciencieux, opiniâtre, fut l'idéal de sa vie d'artiste. Comme la plupart de nos écrivains, il souffrit de la pauvreté. Sa rancœur éclate dans La Patrie au Poète; malgré les anathèmes lancés à la foule qui ne comprend pas le langage du poète, le calme se fait bientôt dans son âme et il continuera à chanter sa Patrie qui ne l'aime pas. En octobre 1909, il écrivait à l'abbé Camille Roy: "Votre lettre du 4 octobre me rend courageux. J'aime à la relire. J'y vois la loi de ma vie d'artiste. C'est un appui moral. Je me sens plus fort de me savoir compris. Je songe à la parole de Taine: Un homme isolé est faible <sup>12</sup>". Et la loi de la vie d'artiste dont parle le poète semble n'être autre que celle-ci: la pauvreté est la compagne ordinaire de l'existence de ceux qui se livrent à l'art.

Une conception aussi élevée de son métier de poète devait le guider dans toute son oeuvre.

Le réalisme est le fondement de l'art, mais il ne doit être que cela. L'art doit dépasser la vie; mais, précisément, pour que l'art transporte l'esprit au delà de la réalité, une

---

12 Lettre conservée aux Archives de l'Université Laval.

connaissance étendue, approfondie, émue de cette réalité est nécessaire comme moyen pour atteindre une fin. Les partisans de l'Ecole de 1660, si avides de psychologie, réclamèrent néanmoins l'étude de la réalité extérieure. La Fontaine disait: "Et maintenant, il ne faut pas quitter la nature d'un pas". C'est avec l'avènement des Zola et consorts que le réalisme prit un sens péjoratif. En effet, n'exclurent-ils pas du réel, le principal, l'âme et ses attributs? Ils déclarèrent inexistants tout ce qui ne tombait pas sur les sens. C'était tronquer la réalité, lui tirer le sang des veines. Ce réalisme grossier n'eut pas l'heur de plaire aux écrivains canadiens initiés, par la littérature classique, aux problèmes psychologiques et moraux.

On se mit donc en garde contre ce naturalisme malsain, et, consciemment ou non, on s'éloigna aussi du naturalisme sain. "La poésie canadienne s'éloigna donc du réel pour se perdre dans les abstractions d'un classicisme décadent ou dans les effusions et les élans d'un romantisme ténébreux 13."

Que penser de nos poètes qui firent chanter dans les forêts du Québec le rossignol qui, dans la chanson bien connue, égrène ses notes sur la plus haute branche? Notre littérature ne compte-t-elle pas des paysages laurentiens ombragés par des arbres exotiques? Dans son Chant des Voyageurs, Crémazie voit les pins, privés de feuillage, tomber sous les coups des buche-rons.

---

13 Séraphin Marion, En Feuilletant nos Ecrivains, p. 169

On s'est rendu compte, et c'est heureux, qu'une littérature qui n'est pas attachée au sol, était condamnée à mourir, faute de sève. Le mouvement qui origina en 1902 et qui prêchait la nationalisation de notre littérature, c'est-à-dire d'une littérature d'inspiration canadienne, annonçait l'Ecole du Terroir des Lamontagne, des Désilets, des Léveillé. Nous ne pouvons pas compter Ferland parmi les membres de l'Ecole rustique, pour la bonne raison que son inspiration ne s'est pas confinée à un coin de la Laurentie, comme Blanche Lamontagne qui nous peint surtout la région de l'Islet, Pamphile Lemay, celle de Lotbinière, Englebert Gallèze, celle de Joliette.

Ferland fut un nationalisateur de notre littérature, comme nous l'avons montré, et c'est la nature de son pays qui inspira ses plus beaux vers. Qui chez nous a chanté avec plus de bonheur nos Laurentides, nos arbres? Un des premiers, il jeta sur la nature canadienne un regard attentif et ému, et nul plus que lui ne se réjouissait de trouver chez l'un ou l'autre de nos poètes de l'observation véritable. Saluant l'apparition de Visions Gaspésiennes, il écrivait:

La nature livresque peut en prendre son parti. Avec ses oripaux, ses ciels d'Italie, ses lilas au mois des bourgeons, ses fleurs anonymes, ses arbres anonymes, elle peut nous dire bonjour et s'en aller sous d'autres cioux. Il nous restera d'elle un assez beau fatras. Nous avons enfin trouvé une âme à notre pays. Et les livres où notre âme et l'image du sol se retrouveront, seront les plus aimés <sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> Albert Ferland, La Gaspésie a son poète, dans Le Pays Laurentien, vol. 2, no 6, juin 1917.

Ferland aime la nature. C'est dans la compagnie des arbres, des fleurs qu'il passe les plus belles heures de sa vie. Autant le commerce avec les hommes lui pèse, autant la vue d'une fleur, une promenade en campagne ou sur le Mont-Royal lui font oublier les mille tracasseries de l'existence. Un dialogue s'engage entre son âme et celle des choses et maintes fois il aurait pu s'écrier avec le chantre de Milly:

Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Cet amour de la nature canadienne a poussé Ferland à l'étudier pour en saisir les secrets. Dans tous ses poèmes consacrés à chanter la nature, les traits qui révèlent le véritable observateur ne se comptent pas.

Immobiles rêveurs (sapins) groupés dans la savane,  
Arbres noirs, dont jamais le rameau ne se fane.

Les cèdres pleins d'odeur, amis des fonds bourbeux,  
Les cèdres effilés, penchés sur les lacs bleus <sup>15</sup>.

L'on comprend pourquoi le grand botaniste canadien, le regretté Frère Marie-Victorin, appréciait tant les poèmes d'Albert Ferland. Ne conseillait-il pas à ses jeunes naturalistes de prendre le poète Albert Ferland pour guide dans leur étude de la nature?

Aux jeunes Naturalistes qui se sentent des ailes pour s'élever au-dessus de l'observation de pure curiosité jusqu'à la recherche de l'âme des choses, il faut conseiller la lecture de ce poète sensible et sincère <sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Idem, Le Canada chanté, I, p. 11.

<sup>16</sup> Frère Marie-Victorin, Albert Ferland, dans Bibliothèque des jeunes Naturalistes, no 74, janvier 1944, p. 1.

Dans une lettre adressée au poète, le grand religieux lui disait:

Pourquoi ne pas vous le dire tout de suite? Vous êtes le seul de tous nos poètes que mon tempérament spécial me permette de lire, parce que vous êtes le seul, à mon sens, qui sachiez bien lire dans le grand in-folio de la nature du bon Dieu, y lire ce que le Créateur y a écrit pour nous Laurentiens <sup>17</sup>.

S'il en vient à connaître les mille et un secrets de la nature, disons que chez lui le botaniste n'étouffa pas le poète. Science et poésie ne sont pas deux antagonistes; il n'existe aucune incompatibilité entre les deux grandes formes de l'activité humaine. La sagesse antique ne l'ignorait pas. La science de Platon ne l'empêchait point d'être poète dans l'âme, dans le style par conséquent. Plus le poète sait, plusses horizons reculent; ce n'est pas seulement le dictionnaire de rimes qui se trouve grossit à la grande joie des fils spirituels de Théodore de Banville; c'est de plus le trésor d'idées et d'images qui augmente. La science fournit un magnifique apport à la poésie; les sciences physiques et naturelles ne peuvent qu'être utiles au poète, et surtout au poète à qui la nature inspire la plupart des chants. Elles lui seront une aide précieuse dans sa soumission à l'objet, tendance nullement contraire au culte de la poésie.

Le poète idéalise tout ce qu'il touche. C'est ce qui fait dire à Hugo: "A voir les choses d'un peu haut, il n'y a en poé-

---

17 Lettre à Albert Ferland, 29 janvier 1918.

sie, ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais poètes 18". Il est reconnu que la beauté formelle d'une oeuvre d'art ne réside pas tant dans l'objet lui-même que dans la vision particulière que le poète a de l'objet et dans la façon de rendre cette vision sur la toile, dans le marbre ou par les mots. Ferland ne craint pas de s'attaquer à des sujets que nous considérerions comme opposés à des envolées poétiques. Avant que Desrochers publie son Crapaud, Ferland a écrit les magnifiques pièces: Les Ouacuarons et Retour des Corneilles. S'il a célébré les grands pins qui chantent dans le vent du nord, il s'est penché aussi sur l'humble pissenlit et sur la modeste chicorée. Sans trahir la réalité, il lui donne cependant un nouveau relief, l'élève au-dessus d'elle-même. La réalité est le point de départ d'une vision poétique, et celle-ci dépasse celle-là comme l'esprit dépasse la matière.

Sa vision des choses est personnelle. Il ne se soucie guère de savoir ce qu'un autre a écrit avant lui sur tel sujet. Il disait un jour à sa soeur:

Quand je suis devant un paysage, je ne me demande pas ce qu'un tel ou tel a dit sur ce sujet, je ne le sais pas, mais je sais bien ce que je ressens, et je sais que cela vient de moi, alors je trouve les mots qui rendent bien mon impression 19.

Il personnifie les grands arbres du Nord et les fait

---

18 Victor Hugo, Préface des Orientales.

19 Note fournie à l'auteur par Mme Albertine Ferland-Angers.

adresser une prière au Dieu des solitudes:

A toi, qui nous as faits, l'hommage des bouleaux  
Si menus et si blancs parmi les souches grises,  
Bouleaux sveltes, bouleaux tremblant aux moindres brises,  
D'une grêle blancheur éclairant les ruisseaux <sup>20</sup>.

Dans Terre nouvelle, petite pièce qu'Auguste Dorchain a qualifiée de parfaite, nous trouvons réunis dans un quatrain les caractéristiques du printemps:

Ennui de mars, espoir d'avril, attente et rêve!  
C'est avant les bourgeons et les proches labours  
L'inquiétude exquise et sourde des amours,  
C'est dans l'arbre vivant la marche de la sève <sup>21</sup>.

Ferland est le seul chez nous qui ait entretenu avec les arbres un dialogue à la fois remarquable par sa simplicité et sa sincérité. Quand il s'adresse à ses chers bouleaux, on sent une franchise qui est loin d'être de la "littérature". Inutile de multiplier les exemples; nous pourrions citer toutes les pièces du Canada chanté pour prouver qu'Albert Ferland est un poète personnel qui ne doit rien ou presque rien aux livres, mais tout à la nature et à son talent d'artiste. Etaient-ils nombreux dans notre littérature avant la parution du Canada chanté, les vers comme ceux-ci, qui sont d'un observateur averti, d'un descriptif et d'un artiste:

Quand l'arbre enténébré dans les lacs semble choir,  
Grenouilles que la mort des soleils fait poètes,  
Vos chants tels des adieux à la fuite du Soir,

---

20 Albert Ferland, Le Canada chanté, I, p. 10.

21 Ibidem, p. 19.

Surgissent solennels, aux bords des eaux muettes <sup>22</sup>.

C'est à son sens visuel que Ferland demande surtout des images. Il n'est pas un grand auditif. Rarement nous le voyons écouter les mille et une voix de la nature. Il aime à contempler la verge d'or, le pissenlit, les grands pins, le héron qui se mire dans un lac solitaire. Il déteste les bruits de la ville moderne. Les sirènes des automobiles, les timbres des tramways, ne l'inspirent pas. Il ne saurait être le poète du fer, de la machine, de l'avion. Ferland aime la solitude, la paix, la "minute tranquille". Sur ce point, il ressemble aux autres poètes régionalistes qui "... ne peuvent plus supporter les bruits et la laideur de la ville. Il n'y a que la nature qui puisse leur offrir le calme et la beauté qu'ils cherchent <sup>23</sup>".

Ferland voit juste: ses poèmes en sont un témoignage. Les nombreux croquis qu'il prenait au cours de ses promenades prouvent qu'il savait saisir les grandes lignes d'un paysage, ne s'attardant pas aux multiples détails qui distraient l'attention. En possession des données de ses sens, surtout de la vue, Ferland ne transcrit pas directement dans un poème ses sensations. Il fait un choix parmi les données expérimentales, il ne veut garder que ce qui peut servir à rendre l'impression de son âme. Il les transforme et les confie à son imagination, fa-

---

22 Albert Ferland, Le Canada chanté, III, p. 17.

23 Antoine-Joseph Jobin, Visages Littéraires du Canada Français, p. 98.

culté par excellence qui confère à une oeuvre son caractère poétique.

L'on comprend alors le peu de préoccupations du poète à localiser les scènes qu'il décrit. Le lecteur peut rarement dire: ceci est vu du Mont-Royal, de St-Benoît, mais il ne peut jamais dire: voilà de l'irréel, du non-vue, des détails livresques. Tout au contraire, le lecteur se sent tout de suite en compagnie d'un observateur réel, mais d'un descriptif qui ne veut pas le distraire, par de menus détails, de la grande réalité.

Ferland a le souci de la vérité descriptive, mais il ne peut concevoir que la nature soit purement un sujet de contemplation esthétique; il la voit douée d'une vie intense et il s'intéresse à toutes ses variations. Les arbres tardent-ils à se vêtir de leur manteau de verdure, le poète en souffre et leur adresse des reproches:

Bouleaux, sans nombre et tous penchés, mes chers bouleaux,  
 Vous avez négligé d'avoir vos branches vertes,  
 Et les oiseaux entre eux diront: Sont-ils inertes,  
 Ces arbres sans souci du plaisir des oiseaux!...  
 Pour les faiseurs de nids soyez verts, les bouleaux <sup>24</sup>!

A l'automne, le poète sent les peines des feuilles qui chantaient durant l'été dans la brise matinale.

Il y a dans ses tableaux de la nature canadienne une teinte romantique. Ce n'est pas qu'il considère la nature comme une mère bienveillante capable de le consoler dans toutes ses

---

<sup>24</sup> Albert Ferland, Le Canada chanté, I, p. 22.

peines, qui compatit à ses douleurs; la nature ne représente pas non plus ses états d'âme. Ferland est un amant de la grande nature, dont il goûte la paix et le charme:

La Terre vierge à ceux que le Rêve accompagne!  
Plein ciel au regardeur de soirs et de matins <sup>25</sup>!

Et ce qu'il ressent au contact des êtres et des choses, il l'exprime d'une manière discrète et sincère. Son moi n'est pas absent de ses vers, et c'est heureux pour nous; mais nulle part, nous ne sentons le besoin des effusions sentimentales, ce désir de parler de soi. Ferland ne tire pas les passants par les basques de leurs habits pour leur seriner tout ce qu'il éprouve au contact de la nature laurentienne. Sa poésie est le reflet d'une âme contemplative et volontiers repliée sur elle-même.

Ferland ne pouvait voir les choses comme les verrait un dieu du haut de son Olympe, les réfléchir sans intérêt dans ses vagues prunelles et leur donner, avec un détachement parfait, la vie supérieure de la forme. Réagir contre l'égoïsme fatigant des effusions sentimentales marquait un effort louable de la part des parnassiens; d'autre part condamner le poète à n'être plus qu'un photographe, n'était-ce pas le forcer à nier la meilleure partie de lui-même? Quand la personnalité du poète en vaut la peine, quand son caractère n'est pas banal, ni vil, si ses confidences restent sobres, pourquoi les lui interdire? pourquoi refuser de vivre quelques moments de sa vie? Sous ces ré-

---

25 Idem, Le Canada chanté, III, p. 9.

serve, une âme est toujours intéressante. Et un artiste appliqué à un autre objet que lui-même, peut laisser transparaître ses impressions, son âme. Personne ne le lui reprochera. Les plus fervents parnassiens réussirent-ils toujours à observer le premier article de leur code littéraire: l'impassibilité? Leconte de Lisle, malgré qu'il en eût, n'a pu dissimuler ses rêves humanitaires, sa haine contre l'Eglise, les papes et les rois.

"Je porte en moi le deuil des grands bois d'autrefois<sup>26</sup>", dit le poète, et c'est comme une synthèse de sa vie intérieure, pensive, écoutant le souffle de la patrie agreste, cherchant à le rendre en des rythmes appropriés, en des vers dignes de la nature qu'il chante.

L'auteur du Canada chanté rompt avec la tradition d'avant 1895. Cet artiste d'une probité littéraire qu'on taxerait presque de scrupuleuse est l'ennemi des formules stéréotypées et faciles. La grandiloquence et le verbalisme des poètes antérieurs lui déplaisent souverainement. Leurs nombreuses strophes déclamatoires l'exaspèrent. Il veut d'une écriture serrée, suggestive. Et l'un des premiers, il introduit dans nos lettres le style travaillé, la sensation vraie, le décor authentique.

Les poèmes de Ferland sont remarquables par leur composition. Rien de mieux présenté que la plupart des poèmes du Canada chanté. La clarté, la grande qualité française, celle

---

26 Ibidem, p. 13.

des classiques, se retrouve dans les poèmes de Ferland. Le génie français veut à une oeuvre un début qui oriente le lecteur, lui fournisse les éléments qui l'aideront dans la compréhension de l'oeuvre entière. Le premier acte des pièces classiques n'a pas d'autre but que de présenter au spectateur les personnages et le milieu dans lequel ils évolueront. Les fables de la Fontaine sont remarquables par leur composition. Quoi de mieux ordonné que les sermons de Bossuet?

Ferland ordonne un poème comme on trace le plan d'un beau jardin. Si la nature à l'état sauvage a sa beauté, le jardin aux plates-bandes bien taillées n'a pas moins la sienne. Les premiers vers des poèmes de Ferland sont remarquables par la vue qu'ils projettent sur le sujet. La première pièce des Horizons, Prière des Bois du Nord, est introduite par cette strophe qui ouvre de vastes horizons:

O toi qui nous as mis sans nombre à l'horizon,  
De soleils altérés, de terre vierge avides,  
Sois béni! le matin blanchit les Laurentides,  
Se révèle au pays de l'ours et du bison <sup>27</sup>.

Le tableau est esquissé d'une manière rapide et d'une main habile. Les principaux traits suffisent pour que nous nous représentions ces forêts laurentiennes où les grands arbres offrent au Dieu des solitudes leurs hommages et leurs prières et dévoilent des secrets vieux de plusieurs siècles. Ferland cherche la parfaite harmonie des parties, l'équilibre de l'ensemble.

---

27 Albert Ferland, Le Canada chanté, I, p. 9.

S'il compose avec facilité, il sait que "la facilité est le plus beau don de la nature à la condition qu'on n'en use jamais". Les multiples essais de ses poèmes révèlent un poète qui possède le culte du métier, qui sait ménager les dons de l'inspiration, réserver pour une bonne place, pour la fin par exemple, tel trait et distribuer en gradation telles pensées ou telles images. La dernière strophe de la magnifique pièce: Soir de juin à Longueil, est d'un artiste qui a su ménager l'image qui clôt si bien le poème:

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire,  
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit:  
D'éclatants nénuphars semblent peupler la nuit,  
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière 28.

Et la chute du sonnet Le Rêve du Héron bleu ne résume-t-elle pas la pièce d'une façon admirable?

Et, svelte dans l'aurore, il incarne la Faim 29.

D'aucuns penseront peut-être que le fait de s'astreindre à un plan précis est la preuve que la conception n'est pas assez forte et pleine pour se soutenir elle-même. Il est vrai que le mouvement peut remplacer le plan prémédité; alors le poème, d'une seule venue, d'une seule haleine, a une grande sûreté. Mais il est rare que l'inspiration soutienne le poète d'un bout à l'autre d'un poème, il est nécessaire alors que le métier intervienne pour mettre sa poésie dans tout son jour.

---

28 Ibidem, p. 24.

29 Idem, Le Rêve du Héron bleu, dans Mémoires de la S.R.C., vol. 25, 1931, p. 1.

Ferland a l'instinct de la composition, de l'ordonnance. Le plan pour lui n'est pas une entrave à l'inspiration, mais lui sert de cadre et du coup la renforce. La concision de ses poèmes ne serait-elle pas due pour une large part au souci d'une composition serrée et logique?

Il ne suffit pas au poète de pouvoir écrire des vers faits de génie, il lui faut aussi être apte à en écrire qui soient faits de main d'ouvrier. Et comme l'insinuait Boileau, il faut pouvoir faire difficilement des vers faciles, en un mot il est nécessaire, avec le génie poétique, d'avoir de l'art. Ferland apporta tous ses soins à oeuvrer des poèmes remarquables par la qualité de leur art.

Il n'ignore pas que les pensées diffuses sont rarement poétiques, et qu'au contraire plus les vers se cristallisent en une formule et ressemblent à des maximes ou à des proverbes, plus aussi ils sont suggestifs et pleins et capables d'émouvoir. C'est le propre d'une pensée poétique d'être bien ramassée, condensée, forte et jaillissante. Ainsi, elle peut éveiller chez le lecteur des échos qui se prolongent en une douce rêverie. Par un labeur opiniâtre, Ferland astreint sa volonté -- dans la représentation des objets entrevus, -- à une peinture dépouillée de tout artifice.

Il ne multiplie pas outre mesure les images et les comparaisons. Même habile et juste, l'image, trop employée, sent l'artifice, dénonce l'intervention du poète et, du fait, ne cor-

respond pas toujours à une sensation. Elle est alors une traduction, une figure de style, un moyen de faire comprendre. Elle a sans doute sa valeur, mais elle est rarement poétique, n'étant pas une sensation. Pour penser en images, il faut que l'esprit soit pénétré des sensations vives des choses et en ait fait comme sa nourriture. Chez Ferland, l'image semble être rarement une traduction, mais une sensation vraie. Il sait voir: le monde réel existe pour lui, la nature surtout lui est bien connue:

De leurs bras obscurs, ils déchirent le jour...<sup>30</sup>

Quand l'automne fait choir l'orgueil des bois chagrins.<sup>31</sup>

Qui raie (la pluie) au gré du vent d'automne,  
La toile immense du ciel gris <sup>32</sup>.

Ferland veut d'une image pittoresque et juste comme sa vision des choses. Un coup de pinceau suffit à l'esquisser; elle ne consiste jamais en une métaphore qui se mue facilement en une allégorie, comme chez Hugo par exemple. Quelques mots seulement, et l'image se dessine nette et claire:

Ah! les heures d'octobre où naufrage l'Été <sup>33</sup>...

L'Été pleure sur les coteaux...<sup>34</sup>

O feuilles, qui tombez inertes,  
Comme un oiseau blessé soudain,...<sup>35</sup>

Immobiles rêveurs groupés dans la savane...<sup>36</sup>

30 Albert Ferland, Le Canada chanté, II, p. 17.

31 Idem, I, p. 10.

32 Idem, III, p. 25.

33 Ibidem, p. 30.

34 Idem, III, p. 25.

35 Idem, I, p. 26.

36 Ibidem, p. 10.

Les images de Ferland sont discrètes et passent presque inaperçues au lecteur inattentif. Pas de fracas d'images qui éclatent, pas de tempêtes de mots qui entraînent l'imagination dans une rafale vigoureuse. La poésie de Ferland chante toujours, douce, insinuante. Elle risque même d'endormir la pensée par sa régularité et ses harmonies discrètes. En effet, pas de ces sons de trompettes qui percent le silence, qui éclatent et jettent l'alarme, pas de ces bruits de tambour, mais des harmonies de cordes légèrement pincées, se répandant douces et mourant lentement dans un silence rêveur.

Assurément, il n'y a point de tapageuse orchestration chez Ferland, peut-être pas d'orchestration du tout. Mais que la ligne mélodique est pure et combien pur le dessin! Point de rumeur grandiose, à la Berlioz; point de toiles éblouissante, à la Delacroix. Notre poète ne sent pas de cette manière-là. Bien plus, au rebours des poètes qui disent plus qu'ils n'entendent et qui gâtent la poésie en faisant d'elle un artifice, Albert Ferland entend plus qu'il ne dit 37.

Par le fait de son éducation soignée, surtout de sa nature, Ferland est dans une heureuse incapacité de ne rien voir de plat, de vulgaire, de laid. Attaché à la réalité, mais pour l'élever, pour lui insuffler un esprit, il saisit les harmonies, les alliances entre le matériel et l'immatériel. De là le goût de Ferland pour la comparaison ascendante, qui donne à sa poésie ce je ne sais quoi de fluide, de léger, de diaphane. Certains poètes, Victor Hugo entre autres, ont plutôt l'habitude de com-

---

37 Maurice Hébert, Et d'un Livre à l'Autre, p. 151.

parer les choses de l'âme et de l'esprit à celles de la matière. Ferland fait autrement. Le soleil, les plantes, les arbres, sont souvent comparés à l'homme; nous pourrions appliquer dans une certaine mesure à Ferland ce que Lemaître dit de Lamartine: "Il pousse tout l'univers visible sur l'échelle de Jacob <sup>38</sup>".

Bourgeons qui découvrez le visage du monde,  
Comme des yeux d'enfants par le rêve envahis <sup>39</sup>.

C'est ton oeuvre, soleil, créateur des matins,  
Semeur de jours, passant du souverain abîme <sup>40</sup>.

Massettes, flèches d'eau s'émeuvent follement,  
Se donnent longs baisers, s'exaltent, gesticulent,  
S'emmêlent tige à tige et, brusques se bousculent <sup>41</sup>.

Y a-t-il lieu de souligner que le peu d'abondance dans le débit crée parfois une impression de sécheresse qu'intensifie encore la répétition de certains vers? On dirait volontiers que l'artiste a fait une loi trop sévère au poète dont la muse spontanée et abondante aurait chanté dans des strophes riches d'un rythme intérieur. Mais Ferland, qui avait en horreur les longs développements, les strophes déclamatoires, a bridé son imagination et ne lui a pas permis de courir les rênes sur le cou.

---

<sup>38</sup> Les Contemporains, vol. 4, p. 137.

<sup>39</sup> Albert Ferland, Les Bourgeons dans Mémoires de la S.R.C., vol. 29, 1935, p. 109.

<sup>40</sup> Idem, Le Canada chanté, I, p. 20.

<sup>41</sup> Idem, Le Paradis des Roseaux, dans Mémoires de la S.R.C., vol. 23, 1929, p. 90.

La langue de Ferland est de bonne qualité. Son vocabulaire ne sent pas la recherche, mais il est toujours d'une propriété et d'une exactitude qui étonnent à force d'être ce à quoi on devrait s'attendre. Souvent, verbes et noms donnent un regain de vie aux êtres et aux choses: la fuite des prairies, les vierges collines, l'orgueil des chênes, les bras des pins déchirent le jour. Le choix du mot juste et souvent riche en couleurs donne au style un caractère pénétrant, incisif. Quelques fois cependant, Ferland poussa le souci de l'exactitude dans les termes jusqu'à employer des expressions par trop scientifiques:

Le temps, nombrant sa marche en leurs troncs vigoureux,  
D'un cercle parallèle a figure l'année <sup>42</sup>.

Il sait faire le partage entre ce qui est science et ce qui est poésie. Son sens de l'exactitude le porte-t-il à écrire quelques vers que la science assèche, il se fait vite pardonner par celui qui lit des vers aussi ravissants et exacts que ceux-ci:

Du bourgeon des avrils à la feuille fanée <sup>43</sup>...

Jetant un printemps neuf sur nos printemps éteints <sup>44</sup>...

La versification de Ferland est régulière. Loin d'être un insurgé, il respecte presque toutes les règles du docte Boileau. L'alexandrin est son vers favori, encore qu'il fait usa-

---

<sup>42</sup> Albert Ferland, Le Canada chanté, III, p. 12.

<sup>43</sup> Ibidem, p. 12.

<sup>44</sup> Idem, Le Canada chanté, I, p. 20.

ge de l'octosyllabe et même du vers de six syllabes. La strophe préférée de Ferland est le quatrain isométrique d'alexandrins à rimes croisées ou embrassées. Quelques fois, il a employé la strophe de cinq vers, mais elle est toute différente du quintil romantique avec l'arrangement suivant: ABAAB; il compose un quatrain et répète le premier ou le deuxième vers de la strophe, procédé qui fait croire à la sécheresse de l'inspiration. Ferland veut peut-être rappeler au lecteur l'idée-mère de la strophe, contenue dans ce vers, et il le fait sonner comme une cloche; mais n'aurait-il pas trop usé de ce procédé facile?

Une fois, il emploie la strophe de sept vers avec l'arrangement ABBACCA, certainement pas imitée de Hugo qui en use toujours avec la disposition AABCCCB.

Ferland n'a pas multiplié les strophes en vers de six ou huit pieds. Quand il a adopté ce rythme, il fut toujours heureux. Veut-il inviter les feuilles à chanter dans la gloire de l'automne, il fait usage du sixain d'octosyllabes.

Et vous aussi, feuilles rouillées,  
 Qui tapissez les chemins creux,  
 Couleur d'ocre, toutes mouillées,  
 Chantez, chantez, feuilles souillées,  
 Qui, dans la gloire des jours bleus,  
 Firent nos arbres ténébreux<sup>45</sup>.

Pour décrire la libellule dans sa course vagabonde, il fallait un rythme léger. Le poète emprunte le quatrain d'octosyllabes et réussit des strophes comme celle-ci:

---

<sup>45</sup> Albert Ferland, Le Canada chanté, III, p. 26.

C'est la libellule qui danse,  
 Dès l'aube, sur le lac pensif,  
 Qui d'un glissement fugitif,  
 Soudain, révèle sa présence<sup>46</sup>.

Ferland emploie l'alexandrin dans le plus grand nombre de ses poèmes. Mais la succession ininterrompue d'alexandrins à césure fixe, risque d'engendrer quelque fatigue, aussi le poète déroge-t-il parfois à la coupe ordinaire, tout pense gardant de faire oublier la coupe traditionnelle en la délaissant. Une coupe destinée à produire un effet particulier n'aura ce pouvoir qu'à la condition d'être exceptionnelle.

Pour produire un effet d'insistance, il coupe l'alexandrin en trois parties égales:

Ennui de mars, espoir d'avril, attente et rêve<sup>47</sup>!

Fais l'air tiède, les ruisseaux clairs, les terrains  
 mous<sup>48</sup>.

Une coupe irrégulière introduite dans la première partie du vers lui donne de la vivacité. C'est un excellent moyen pour mettre une pensée en relief.

Rêveur, j'aime à semer des strophes dans les bois.

L'azur meurt. S'effilant le clocher de l'église,  
 Au trouble crépuscule a perdu son coq d'or<sup>49</sup>.

---

<sup>46</sup> Idem, La Libellule, dans Mémoires de la S.R.C., vol. 25, 1932, p. 159.

<sup>47</sup> Idem, Le Canada chanté, I, p. 19.

<sup>48</sup> Idem, Le Canada chanté, II, p. 13.

<sup>49</sup> Idem, Le Canada chanté, I, p. 23.

Mais "la coupe irrégulière après le sixième pied allonge le vers et peut lui donner un effet de grandeur et produire une impression d'alanguissement" 50. Ferland l'obtient en mettant l'épithète immédiatement après le substantif qui clôt le sixième pied.

Esseulé dans la paix auguste des grands bois 51,  
 Que les vents, dans les soirs tumultueux et froids,  
 Enchevêtrant les pins austères, se courroussent 52,...

Si l'enjambement sur l'hémistiche allonge l'alexandrin, comme dans le vers de Tartufe:

Dites-lui seulement que je viens  
 De la part de Monsieur Tartufe pour son bien,

l'enjambement sur la rime le prolonge davantage encore. Le sévère Malherbe défendit le rejet, peut-être parce qu'il se trouvait chez Villon et Ronsard; les classiques ne le prodiguèrent pas, encore que La Fontaine en usa volontiers.

Même il m'est arrivé quelquefois de manger  
 Le berger.

Les romantiques en firent grand usage et souvent avec un rare bonheur. Rappelons les vers de Hugo dans Waterloo:

Car ces derniers vaincus de la dernière guerre  
 Furent grands:.....

Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,  
 Tombaient;.....

---

50 Emile Faguet, Dix-Neuvième Siècle, p. 241.

51 Albert Ferland, Le Canada chanté, III, p. 17.

52 Ibidem, p. 30.

Ferland ne s'est permis aucun rejet. Peut-être avait-il un respect trop grand pour les jugements de Boileau, qui écrit à propos de Malherbe:

Par ce sage écrivain la langue réparée  
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.  
Les stances avec grâce apprirent à tomber,  
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber 53.

Ce n'est certes pas Ferland qui a disloqué ce que Hugo appelait, dans un moment d'humeur, le grand niais d'alexandrin. Il fit un grand usage du rythme traditionnel, monotone des vers coupés à l'hémistiche, à la rime. Ce rythme de pendule, dans sa monotonie même, est bien propre à peindre le calme et la quiétude des scènes de nature brossées par le poète. Et pour exprimer la paix que goûte l'âme au contact de la nature chantée par Ferland, cette espèce d'oscillation régulière est excellente.

L

La rime est un élément important de la versification, parce qu'elle aide beaucoup au "rythme de timbres". Ferland ne veut pas qu'on la néglige, car n'est-elle pas

..... la cymbale ou le fifre ou le cor,  
Qui met au bout du vers l'appui d'un timbre d'or,  
Comme à l'arbre l'oiseau qui chante dans sa cime 54?

Il n'a cependant pas la superstition de la rime riche; il s'applique à faire disparaître toute trace de recherche pénible, comme le recours aux adjectifs banals et aux participes présents.

---

53 Boileau, Art Poétique, I, 135-138.

54 Albert Ferland, La Défense de la rime, dans Mémoires de la S.R.C., vol 32, 1938, p. 133.

Ta finesse n'admet nulle trace d'effort 55.

Ses rimes sont discrètes; nous pouvons rarement dire que tel mot n'est là que pour le besoin de la rime. Le lecteur n'a pas l'impression que la rime est un tyran à qui le poète sacrifie de bon coeur pensée et sentiment. Le ciseleur doit-il se railler de la poésie ?...

Il est intéressant de noter que Ferland rejette la règle de la versification classique qui veut qu'un singulier ne rime pas avec un pluriel.

Où dorment les coteaux q u'un faubourg a masqués,  
Jadis, les Algonquins chasseurs ont bivouqué 56.

Pour chasser l'Etranger du coeur de l'Amérique,  
Descendaient le grand Fleuve en bandes stratégiques 57.

Si la rime est faite pour l'oreille, et non pour l'oeil, le signe du pluriel n'ajoute rien ni ne retranche rien à sa richesse. Félicitons Ferland d'avoir passé outre à cette règle peut-être établie par un théoricien en mal de créer des ennuis aux poètes.

L'harmonie des vers tient, non seulement à la fermeté du rythme et aux justes proportions des mesures, mais aussi à la musique des mots. Les voyelles en constituent les notes, qui se distinguent par leur timbre. L'auteur du Canada chanté a souvent su allier le son à la pensée, se faire comprendre par l'o-

---

55 Ibidem, p. 133.

56 Albert Ferland, Le Canada chanté, I, p. 13.

57 Idem, Le Canada chanté, V, p. 39.

reille autant que par l'esprit et peut-être avant même que l'esprit ait entendu. Il n'ignore pas que la combinaison de certaines voyelles et consonnes sont propres à produire des effets musicaux harmonieux.

Veut-il rappeler la majesté des soirs de ses douze ans, il sait répéter dans le même vers la voyelle large O et la diph-tongue OI alliée à la consonne R qui la rend éclatante:

Regardent vos yeux d'or vers des soirs pleins de gloire<sup>58</sup>!  
La voyelle claire È répétée dans un vers le rend léger, et la voyelle U est d'une douceur pénétrante; Ferland le sait puisqu'il écrit ces deux vers si harmonieux:

La brise fête ceux qui marchent vers la grève,  
Laisant leur âme errer sur les pruniers fleuris 59.

Décidément, le fait de chanter son pays, de puiser son inspiration dans la nature qu'il aime, n'empêche pas le poète d'œuvrer une oeuvre remarquable par sa valeur artistique. Celui qui peut, en 1907, ciseler des vers comme ceux-ci a droit de voir son nom figurer parmi ceux des rénovateurs de notre poésie:

C'est Pâques dans les bois comme au sein des maisons.  
Revenant à leurs nids, le long des forêts grises,  
Les corneilles d'avril prolongent leurs chansons,  
Tandis que l'homme rêve à l'appel des églises 60.

---

58 Albert Ferland, Le Canada chanté, III, p. 18.

59 Idem, Le Canada chanté, I, p. 24.

60 Idem, Le Canada chanté, II, p. 12.

Par sa conception de l'art, par sa vision personnelle et juste des êtres et des choses, et surtout par son culte du métier, Ferland apparaît comme l'un des plus grands poètes de sa génération, au Canada français, et comme un des meilleurs artisans de notre renouveau littéraire. A ses yeux, la poésie représente une vocation, un état permanent, une consécration de l'esprit à un culte spécial de la pensée. Absorbé par son art, il semble n'avoir vécu que pour la poésie.

Ame lamartinienne, Ferland saisit le langage de la nature de son pays et, dans des vers pleins, harmonieux, que ne dépare aucune cheville, il fixe le dialogue de son âme avec sa Laurentie.

Ferland est loin d'être un dilettante que dénonceraient à l'observation superficielle la tonalité parfois menue de son chant, les horizons limités de sa vision, ou encore les proportions restreintes de son oeuvre. La qualité de son inspiration et l'enthousiasme prudent avec lequel il s'en délivre, son respect du métier, laissent deviner un esprit avide de perfection, qui cherche dans la nature le sens de la beauté.

## CONCLUSION

Déjà en 1878, Buies affirmait que nous n'avions pas de littérature; une trentaine d'années plus tard, Fournier et Asselin écrivaient que la littérature canadienne était encore inexistante. Et nos journaux et revues sont depuis longtemps remplis des mêmes accusations que portent de jeunes critiques heureux d'abattre à coups de massue tout ce qui s'est fait avant eux. On traite volontiers de vieilles perruques les écrivains canadiens de l'Ecole de Québec et de celle de Montréal, et on se plaît à montrer que leur littérature était fausse et dans son fond et dans sa forme.

Le poète canadien habitant un pays borné par deux océans, aux lacs immenses, aux forêts interminables, aurait dû, paraît-il, inventer une métrique nouvelle à la mesure de la nature canadienne. Quel pays fut-il jamais capable d'engendrer poésie plus grandiose, libérée de cadres étroits et conventionnels!

Mais le poète canadien, au lieu d'innover dans la direction de l'essence de la poésie, de se passer de maîtres, de tracer son propre sillon sans se soucier de ceux qui avant lui ont mis la main à la charrue, demande à la France des modèles et coule son inspiration dans des moules vieux de plusieurs siècles.

Parce que notre littérature ne reflète pas entièrement le caractère de notre peuple, et que nos poètes n'ont pas créé des rythmes appropriés à notre poésie, on ignore les noms d'ou-

vriers courageux de nos lettres et l'on crie à qui veut l'entendre: Nous sommes un peuple arriéré, nous n'avons pas de littérature.

Notre littérature n'a certes pas atteint encore l'âge adulte, mais reconnaissons cependant que ses enfances laissent prévoir une moisson des plus prometteuses. Pour grandir, il faut d'abord avoir été petit. Le temps se venge de ce qu'on fait sans lui et les commencements seront toujours des commencements. L'adolescent ne se dépîte pas de ne pouvoir accomplir les actions d'éclat de son père, mais profitant du temps de sa formation, il caresse l'espoir d'atteindre un jour le but visé.

La naissance d'une littérature ne s'explique pas par la génération spontanée, et ses développements successifs s'accomplissent toujours avec lenteur. Les débuts littéraires d'un peuple doivent plus à l'héroïcité qu'à la compétence, plus au dévouement qu'au talent.

Ignorer les pionniers de nos lettres parce qu'ils n'ont pas marché hors des sentiers battus et n'ont pas engendré de chefs-d'oeuvre; faire la moue devant la production littéraire des bons ouvriers qui ont recueilli le patrimoine de nos pères, serait nous montrer indignes de moissonner et d'engranger un jour des blés qui germent dans une terre fécondée par la ferveur et l'enthousiasme de nos devanciers.

Nous avons fait revivre la figure attachante d'Albert Ferland, un des bons ouvriers des lettres canadiennes. Pour

apprécier son oeuvre, il était très utile de jeter un regard sur sa vie et étudier les grands traits de son caractère, car à travers l'oeuvre d'un poète et d'un artiste, on aperçoit toujours l'homme.

Comme Ferland publiait son premier recueil de poésies en 1893, soit à 21 ans, et le second en 1899, recueils qui ne laissaient pas deviner ceux du Canada chanté, nous avons recherché les influences qui se sont exercées sur le jeune poète. Cette étude nous a révélé que Ferland ne devait rien aux poètes de l'Ecole de Québec, mais qu'il était le disciple de Lamartine, de Hugo, et (que les parnassiens ne lui étaient pas) qu'il avait dû lire Hérédia.

Membre de l'Ecole littéraire de Montréal, il prend part au mouvement de la nationalisation de notre littérature. Dans le chapitre troisième, nous avons montré que par la ferveur qu'il a mise à chanter sa foi, sa langue, sa Laurentie aux forêts immenses et son pays aux horizons illimités, Ferland était bien de l'Ecole régionaliste.

Son oeuvre maîtresse qui comprend le Canada chanté et bon nombre de pièces qui auraient mérité une plus large diffusion, se faisant remarquer par la qualité de l'art, nous avons consacré le chapitre quatrième à l'artiste. C'était mettre en évidence le mérite de l'ouvrier qui a placé bien haut son culte du métier.

Une santé précaire l'a empêché de donner à son oeuvre des proportions plus grandes. Pendant des années, il se traîna de langueur et tout travail, lui demandait un persévérant et pénible effort. Le 29 décembre 1918, il écrivait à son ami M. l'abbé Camille Roy:

... il y a plus d'un an une débilité générale me fit choir et pendant deux longs mois, je fus bien aux portes de la mort. Après une convalescence de plusieurs mois, j'ai pu reprendre mon travail. Mais, Dieu! que je suis resté faible de corps et la volonté et la mémoire paresseuses! Ah! si je n'avais pas mon oeuvre presque faite, monsieur l'abbé, je sens bien que je n'aurais pas le courage, je sens que je ne pourrais plus continuer à chanter, et j'aurais, me semble-t-il, le geste du vieux semeur obligé de dire adieu à son champ et qui ne sèmera plus <sup>1</sup>.

Ferland n'a pas publié assez souvent pour se tenir en vedette. Il a été trop modeste pour se faire valoir. Nous regrettons qu'il n'ait pu nous donner une édition définitive de ses oeuvres, privant ainsi la littérature canadienne d'un recueil d'une grande valeur.

Pour laisser une trace durable dans les arts, il faut, à l'exemple des grands maîtres, y consacrer toute son intelligence, tout son coeur et tout son temps. Qui dira toute la peine que se sont donnée les rudes besogneurs à ouvrir les oeuvres qui devaient illustrer leurs noms.!

Albert Ferland semble n'avoir vécu que pour son art. Il mérite un souvenir reconnaissant pour avoir soigné

---

<sup>1</sup> Lettre conservée aux archives de l'Université Laval.

constamment la forme et s'être interdit toute négligence. Quelques-unes de ses pièces qui seraient traduites et commentées par tout le monde si elles étaient de la plume d'un Russe, ou d'un poète scandinave auront toujours une place dans nos anthologies.

## BIBLIOGRAPHIE

Beaulieu, Germain, Nos Immortels, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931, 156 p.

Il reconnaît en Ferland le poète par excellence du Canada français, parce que lui seul a su voir, et tels qu'ils doivent être vus, nos lacs, nos bois, nos érables, nos pins.

Biblio, Deux mots sur Ferland, dans La Patrie, de Montréal, livraison du 29 octobre 1930, p. 1, col. 3.

La conférence de Maurice Hébert à l'Université d'Ottawa, donne l'occasion à Biblio (Germain Beaulieu) de rendre hommage à Ferland. "Nul poète ne fut plus rigide en sa recherche de la vérité, plus soucieux d'absolue sincérité."

Bracq, Jean-Charlemagne, L'Evolution du Canada français, Paris, librairie Plon, pas de date, 456 p.

Au chapitre La littérature canadienne, il note que Ferland appartient au groupe qui ont débarrassé la poésie canadienne des éléments périmés.

Charbonneau, Jean, L'Ecole Littéraire de Montréal, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935, 319 p.

Ces quelques pages soulignent les qualités de coeur et d'esprit de Ferland, qualités dont on trouve le reflet dans le Canada chanté.

....., Des Influences Françaises au Canada, T. I., Montréal, Beauchemin, 1916, XIX-226 p.

La terre canadienne n'aura pas eu de chantre plus fidèle qu'Albert Ferland.

Duhamel, Roger, Un Chantre ému du pays canadien, dans Le Nationaliste et le Devoir, Montréal, livraison du 25 novembre 1943.

A l'occasion de la mort du poète, le critique rend hommage à l'artiste qui s'est interdit toute négligence. Cependant il souhaiterait parfois que le poète se fût libéré de toute servitude.

Ferland-Angers, Albertine, Albert Ferland, Poète Fier, dans Qui?, vol. 3, no 4, livraison de juin 1952, p. 65-80.

Personne ne connaissait mieux le poète que sa soeur qui lui fut toujours dévouée. Elle nous fournit de nouveaux renseignements sur la vie de son frère.

Hébert, Maurice, Et d'un Livre à l'autre, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1932, 270 p.

Après quelques notes biographiques sur Ferland, il analyse chaque livre du Canada chanté, et fait ressortir la valeur artistique de l'ensemble de l'oeuvre. Il termine en formulant le souhait de voir apparaître bientôt une édition définitive de l'oeuvre du poète.

Jeanjaquet, Nos Horizons, dans le Bulletin du Parler français, livraison de décembre 1910, p. 205.

Il compare Ferland à Brizeux et à Fabié et il trouve que Ferland les surpasse par l'expression lyrique.

Léger, Jules, Le Canada Français et son Expression littéraire, Paris, Librairie Nizet et Bastard, 1938, 211 p.

L'auteur est sympathique à Ferland. On peut résumer son étude de l'oeuvre du poète par cette phrase: "Il a la passion des images grandioses, mais il les condense toujours dans quelque trait d'une sobriété parnassienne".

Madeleine, Poète de chez nous, dans la Patrie de Montréal, livraison du 21 mars 1908, p. 7, col. 3.

Article publié à l'occasion de la parution des Horizons. Madeleine trouve que jamais le Canada n'a été chanté d'une façon plus ardente et plus émue que dans les vers de Ferland.

Malchelosse, Gérard, Albert Ferland, dans le Pays Laurentien, vol. I, no 8, livraison d'août 1916, p. 214-215.

Sur la manière de composer de Ferland, il cite un passage publié dans L'Ami des Jeunes, et signé Edouard Cabrette.

Roy, Mgr Camille, Erables en fleurs, Québec, Action Sociale, 1923, 234 p.

Les différents thèmes des Horizons et du Terroir sont énumérés. Il trouve que la muse de l'auteur du Canada chanté pêche par excès de sobriété: sobriété dans l'invention des sujets et sobriété dans le développement des sujets trouvés.

Turnbull, Jane M., Essential Traits of French-Canadian Poetry, The Macmillan Company of Canada, Toronto, 1938, 225 p.

Bonne étude sur Ferland. Si l'auteur note que l'inspiration du poète est restreinte, il souligne que la forme du vers donne à son oeuvre une valeur peu commune.